

**[REDACTED]**

Piron, Alexis

La métromanie.

P  
2019  
P6A65  
1769







~~DE~~  
~~P. 12~~ LA  
MÉTROMANIE,  
OU

LE POÈTE,  
COMÉDIE  
EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Par M. PIRON.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre  
Français le 10 Janvier 1738.



A PARIS,

Chez LE BRETON, Quai des Augustins, au  
coin de la rue Git-le-Cœur, à la Fortune.

---

M. DCC. LXIX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

390436  
22.3.4



## A C T E U R S.

DAMIS , Poëte.

M. BALIVEAU , Oncle de Damis.

LUCILE.

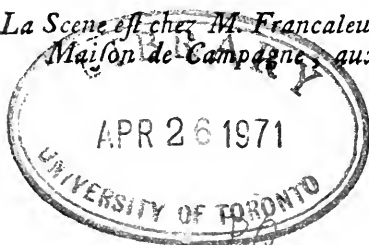
M. FRANCALEU , Pere de Lucile.

DORANTE , Amant de Lucile.

LISETTE.

MONDOR , Valet de Damis.

*La Scene est chez M. Francaleu , dans les Jardins d'une  
Maison de Campagne , aux environs de Paris.*



2019  
P6A65  
1769



# LA METROMANIE,

O U

## LE POÈTE.

### COMÉDIE.



## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

**C**ETTE maison des champs me paroît un bon gîte.  
Je voudrois bien ne pas en décamper si vite :  
Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux fripons ,  
Auprès de qui , pour moi , tous les gîtes sont bons.  
Mais de mon Maître ici n'ayant point de nouvelles ,  
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles !

MONDOR.

Damis : le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit : chez Monsieur Francaleu.

A ij

L I S E T T E.

C'est-là

M O N D O R.

Ne joue-t'on pas chez vous la Comédie ?

L I S E T T E.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

M O N D O R.

Le Patron n'a-t'il pas une fille unique ?

L I S E T T E.

Oui.

M O N D O R.

Et qui sort du Couvent depuis peu ?

L I S E T T E.

D'aujourd'hui.

M O N D O R.

Vivement recherchée ?

L I S E T T E.

Et très-digne de l'être.

M O N D O R.

Et vous avez grand monde ?

L I S E T T E.

A ne pas nous connoître.

M O N D O R.

Illumination , bal , concert ?

L I S E T T E.

C'est cela.

M O N D O R.

Fête &amp; chere splendide ?

L I S E T T E.

Il est vrai.

M O N D O R.

M'y voilà.

Damis doit être ici , chaque mot me le prouve :

Quand le diable y feroit , il faut que je l'y trouve.

L I S E T T E.

Sa mine , ses habits , son état , sa façon :

M O N D O R.

Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à peindre : Non.

Car selon la pensée , où son esprit se plonge ,

Sa face , à chaque instant , s'élargit ou s'allonge.

Il se néglige trop , ou se pare à l'excès :

D'état , il n'en a point , ni n'en aura jamais.

C'est un Homme isolé qui vit en volontaire ;

Qui n'est Bourgeois , Abbé , Robin , ni Militaire :

Qui va , vient , veille , sué , &amp; se tourmentant bien ,

Travaille nuit &amp; jour , &amp; jamais ne fait rien.

Du reste , rassemblant dans sa seule Personne ,



## COMÉDIE.

Tous les Originaux qu'au Théâtre on nous donne,  
Misantrope, Etourdi, Complaisant, Glorieux,  
Distrait — ce dernier-ci le désigne le mieux :  
Tenez, s'il est ici, je gage mes oreilles,  
Qu'il est dans quelque allée à bailler aux corneilles,  
S'approchant pas à pas, d'un Ha-ha qui l'attend ;  
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

L I S E T T E.

Mais — mais je m'oriente au portrait que vous faites.  
N'est-ce pas de ces Gens que l'on nomme Poëtes ?

M O N D O R.

Oui.

L I S E T T E.

Nous en avons un.

M O N D O R.

C'est lui.

L I S E T T E.

Peut-être bien.

M O N D O R.

Qui donc ?

L I S E T T E.

Le Personnage en tout ressemble au tien :  
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

M O N D O R.

Contente-moi, n'importe ; & montre-moi cet homme,

L I S E T T E.

Cherche ! Il est à rêver là-bas, dans ces bosquets.  
Mais vas-y seul : on vient ; & je crains les caquets.

---

## S C E N E I I.

D O R A N T E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

D O R A N T E, ici ! Dorante !

D O R A N T E.

Ah Lisette ! ah ma belle !

Que je t'embrasse ! hé bien ! dis-moi donc la nouvelle ;

Félicite-moi donc ! Quel plaisir ! l'heureux jour !

Que ce jour a tardé long-tems à mon amour !

De la chose, avant moi, tu dois être avertie :

Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie !

Que je vais. — Que je puis. — Conçois-tu ? Baise-moi.

L I S E T T E.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si Monsieur vous trouvoit ? Songez donc où vous êtes :  
Y pensez-vous d'oser venir , comme vous faites ,  
Chez un homme avec qui votre Pere en procès. —

DORANTE.

Bon ! m'a-t'il jamais vû ni de loin ni de près ?

Je vois le Parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je ?

Eussiez-vous cent fois plus d'audace & de manége ,  
Lucile même à nous daignât-elle s'unir ,  
Je ne sçais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh je le sçai bien , moi ! Mon pere m'idolâtre :

Il n'a que moi d'enfans : je suis opiniâtre :

Je le veux. Qu'il le veuille. Autrement , (j'ai des mœurs.

Je ne lui manque point ; mais je fais pis. Je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a. —

DORANTE.

Qu'il y renonce ;

Le pere de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre pere ose en appeller ?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si. —

DORANTE.

Finis , de grace ! &amp; laisse-là tes Mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc , Monsieur , vous seul , avoir un pere ;  
Le notre y voudra-t'il consentir ?

DORANTE.

Je l'espere.

LISETTE.

Moi je l'espere peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le Vieillard est entier.

DORANTE.

Le Jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti. —

COMEDIE.

7

DORANTE.

Je fais bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cens mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t'elle ?

DORANTE.

Ah laisse là ta peur !

Quand je t'en vois douter , tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une Nonchalante ,  
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ,  
De l'amour d'elle-même éprise uniquement ;  
Incapable en cela d'aucun attachement ,  
Une Idole du Nord , une froide Femelle ,  
Qui voudroit qu'on parlât , que l'on pensât pour elle ;  
Et sans agir , sentir , craindre , ni désirer ,  
N'avoir que l'embarras d'être & de respirer.  
Et vous voulez qu'elle aime ! Elle avoit une intrigue !  
Y pensez-vous , Monsieur ! Fy donc ! cela fatigue.  
Voyez , depuis un mois que le cœur vous en dit ,  
Si votre amour vous laisse un moment de répit.  
Et c'est ma foi bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin depuis un mois , sçachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnez ,  
Que votre ami compose , & que vous nous donnez ;  
Et je guette l'instant d'oser dire à la Belle ,  
Que ces vers sont de vous , & qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi ! Mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Hé bien , je mentirai : mais j'aurai l'agrément  
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encor à sçavoir que je l'aime !  
Que ne profitons-nous de la commodité  
De ces vers amoureux dont son goût est flatté ?  
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître :  
Et , mieux que tu ne crois , m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Hé non , vous dis-je , non ! vous auriez tout gâté ,  
L'indifférence incline à la Sévérité.  
Il a fallu d'abord préparer toutes choses ;

De l'Empire amoureux lui déplier les roses ;  
 L'induire à se vouloir baïsser pour en cueillir.  
 D'aise , en lisant vos vers , je la vois tressaillir ;  
 Sur-tout quand un amour qui n'est plus guère en vogue ,  
 Y brille sous le titre ou d'Idile ou d'Eglogue.  
 Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé ,  
 Que des bords du Lignon , des vallons de Tempé ,  
 De Bergers figurans quelques danses légères ,  
 Où , tout le jour , assis aux pieds de leurs Bergères ;  
 Et couronnés de fleurs , au son du chalumeau ;  
 Le soir , à pas comptés , regagnant le hameau.  
 La voyant s'émouvoir à ces fades esquices ,  
 Et de ces visions savourer les délices ;  
 J'ai crû devoir mener tout doucement son cœur ;  
 De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'auteur.

D O R A N T E.

C'est une Eglogue aussi qu'on lui prépare encore ;  
 Damis se leve exprès , chez vous , avant l'aurore.

L I S E T T E.

Damis !

D O R A N T E.

L'Auteur des riens dont on fait tant de cas :  
 Et sa rencontre ici , tout franc , ne me plaît pas.

L I S E T T E.

Celui que nous nommons Monsieur de l'Empirée ?

D O R A N T E.

Oui ; son talent , chez nous , lui donne aussi l'entrée ;  
 Mon pere en est épris jusqu'à l'aimer , je croi ,  
 Un peu plus que ma mere , & presque autant que moi.

L I S E T T E.

Laißons là son Eglogue.

D O R A N T E.

Ah soit : je l'en dispense.

Sur un pareil emprunt ; tu sçais comme je pense.

L I S E T T E.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas.

D O R A N T E.

Non.

L I S E T T E.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.  
 Ici , l'amour des vers est un tic de famille :  
 Le pere , qui les aime encor plus que la fille ;  
 Regarde votre ami comme un homme divin ;  
 Et vous plairez d'abord , présenté de sa main.

D O R A N T E.

Il faut lui déguiser la raison qui m'attire.

L I S E T T E.

# COMEDIE.

L I S E T T E.

La fureur du Théâtre en est une à lui dire.  
Désirez de jouer avec nous. Justement ,  
Quelques Acteurs nous font faux-bond , en ce moment.—

D O R A N T E.

Ouida , je les remplace & je m'offre à tout faire.

L I S E T T E.

A la Pièce du jour rendez-vous nécessaire ,  
Il s'agit de cela maintenant : Après quoi.—

D O R A N T E.

Voici notre Poëte. Adieu. Retire-toi.

---

## S C E N E I I I.

D O R A N T E , D A M I S.

D O R A N T E.

**T**OUT à l'heure , mon cher , il faut prendre la peine.—

D A M I S , *sans l'écouter.*

Non ! Jamais si beau feu ne m'échauffa la veine ,  
J'ai fabriqué , pour vous , bien des vers jusqu'ici ;  
Mais je donne ma voix & la palme à ceux-ci.

D O R A N T E.

Il s'agit.—

D A M I S , *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une Eglogue ; elle est faite.

D O R A N T E.

Eh n'allons pas si vite !

D A M I S.

Oh ! mais faite & parfaite.

D O R A N T E.

Je le crois.

D A M I S.

Au bon coin ceci sera frappé.

D O R A N T E.

D'accord.

D A M I S.

Et je le donne en quatre au plus huppé.

D O R A N T E.

Laissons : Je vous demande.—

D A M I S.

Oui. Du noble & du tendre.

D O R A N T E *perdant patience.*

Non ! du tranquille.

D A M I S.

Aussi vous en allez entendre.

D O R A N T E.

Hé, j'en jugerois mal !

D A M I S.

Vous m'impatientez.

D O R A N T E.

Je suis fourd.

D A M I S.

Je crârai.

D O R A N T E.

Vainement.

D A M I S.

Ecoutez.

D O R A N T E.

Quelle rage !

D A M I S.

DAPHNIS &amp; L'ECHO ; Dialogue.

DAPHNIS.

D O R A N T E à part.

Au diable soient l'Echo, l'Homme &amp; l'Eglogue !

D A M I S récite d'un ton composé.

Echo, que je retrouve en ce boccage épais. —

D O R A N T E, d'une voix éclatante.

Paix ! dit l'Echo : Paix, dis-je ! une bonne fois, Paix !

Sinon. —

D A M I S.

Comment, Monsieur ? Quand pour vous je compose...

D O R A N T E.

Mais quand de vous, Monsieur, on demande autre chose ?

D A M I S reprenant sa volubilité.

Ode ? Epître ? Cantate ?

D O R A N T E.

Ahi !

D A M I S.

Elegie ?

D O R A N T E.

Hé bien ?

D A M I S.

Portrait ? Sonnet ? Bouquet ? Triolet ? Ballet ?

D O R A N T E.

Rien ?

Mon amour se retranche au langage ordinaire ;

Et désormais du votre il n'aura plus affaire.

D A M I S.

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressentie ainsi que je le doi,  
La bonté que ce jour encor vous avez eue;  
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perdue.

Mes vers, sans aller loin, sçauront où se placer?  
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE avec émotion.

Ah vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie?

Leur sensibilité fait tout notre génie.

Le cœur d'un vrai Poëte est prompt à s'allumer;  
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sçait bien aimer.

DORANTE à part.

Je le crois mon Rival. (*haut.*) Quelle est votre Bergere?

DAMIS.

De la votre, pour moi, le nom fut un mystère,  
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre fort, Monsieur, sans doute.——

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux Belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour!——

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE.

(*bas.*) Ah c'est Lucile! (*haut*) Oh ça!

Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

A qui tient-il? (*à part.*) son froid me tue.

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

D'où vient?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vüe.

DORANTE.

(*bas.*) C'est elle. (*haut*) Expliquez-vous.

D A M I S.

Mes termes sont fort clairs.

D O R A N T E.

D'où naîtroient donc vos feux ?

D A M I S.

De son goût pour les vers.

D O R A N T E.

( bas ) De son goût pour les vers ! Mon infortune est sûre :  
Mais n'importe : feignons , & poussons l'avanture.

D A M I S.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ? d'où vient cet à parté ?

D O R A N T E.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.

Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

D A M I S.

Parlez ; me voilà prêt ; que faut-il entreprendre ?

D O R A N T E.

Donnez-moi pour Acteur à Monsieur Francaleu ;

Je me sens du talent , &amp; je voudrois un peu ;

En m'essayant chez lui , voir ce que je sçais faire.

D A M I S.

Venez.

D O R A N T E.

Mon nom pourroit me nuire.

D A M I S.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami , ce titre suffira.

Ecoutez seulement les vers qu'il vous lira.

C'est un fort galant homme , excellent caractère ;

Bon ami , bon Mari , bon Citoyen , bon Pere ;

Mais à l'Humanité , si parfait que l'on fut ,

Toujours par quelque foible on paya le tribut.

Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve ;

De s'être , en cheveux gris , avisé de sa verve :

Si l'on peut nommer verve une démangeaison

Qui fait honte à la rime autant qu'à la raison.

Et malheureusement ce qui vicie abonde ;

Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde :

Le premier , il en raille , &amp; souvent s'avillit ;

Grimace ! l'Auteur perce ; il les lit , les relit ;

Prétend qu'ils fassent rire ; &amp; pour peu qu'on en rie ,

Le poignard sur la gorge , en fait prendre copie ,

Rentre en fougue , s'acharne impitoyablement ,

Et charmé du flateur , le paye en l'assommant.

D O R A N T E.

Oh je suis patient ! je veux lasser votre homme ;

Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.



DAMIS.

Pour moi je meurs , je tombe , écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui ?

DAMIS.

Des raisons que je tais ;

Et je m'y plairois fort sans sa Muse funeste ,  
Dont le poison maudit nous glace & nous empeste.

Heureux quand mon esprit vole à la région ,

S'il n'y porte pas l'air de la contagion !

Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche

Du grifonnage affreux qu'il a toujours en poche.

## SCÈNE IV.

M. FRANCALEU , DORANTE , DAMIS.

M. FRANCALEU.

**P**ESTE soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !  
Voilà ma Pièce au diable & mon Théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc ?

M. FRANCALEU.

Trois Acteurs : l'Amant , l'Oncle , le Pere ,  
Manquant à point nommé , font cette belle affaire.  
L'un a la fièvre , l'autre un rhume , & l'autre est mort.  
C'est bien prendre son tems.

DAMIS.

Vraiment ils ont grand tort.

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille ;  
A grands frais je convoque Amis , Parens , Famille ;  
J'assemble un Auditoire & nombreux & galant ;  
Et nous fermons. Le trait n'est-il pas régalaot ?

DAMIS froidement.

Certe les trois sujets étoient bons ; c'est dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle sérénité ! sçavez-vous , quand j'enrage ,  
Que j'enrage encor plus , si l'on n'enrage aussi ?

DAMIS.

C'est que je vois , Monsieur , bon remede à ceci.  
Le rôle des Vieillards n'est pas de longue haleine ;  
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

M. FRANCALEU.

Mais l'Amant ?

D A M I S *présentant Dorante.*

Mon Ami s'en acquitte à ravir.

D O R A N T E à M. Francaleu.

Monfieur, vous me voyez tout prêt à vous servir.

M. FRANCALEU à Damis.

Vraiment d'un amoureux il a bien l'encolure.

D A M I S.

Et le jeu, croyez-moi, meilleur que la figure.

M. FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un Amant maltraité,

Et peut-être, Monfieur ne l'a jamais été ;

Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,

Eprouver pour sentir, &amp; sentir pour bien feindre.

D A M I S *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t'il pas se chercher en autrui.

Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.

Le pauvre garçon meurt, mais pour une inhumaine,

Sans oser déclarer son amoureuse peine ;

De façon qu'il en est encore à s'aviser,

Quand peut-être quelqu'autre est tout prêt d'épouser.

D O R A N T E *outré.*

Ma situation sans doute est peu commune ;

Et je sens en effet toute mon infortune.

M. FRANCALEU.

Bon, tant mieux ! vous voilà selon notre desir.

Venez &amp; croyez-moi, vous aurez du plaisir.

*Il sort avec Dorante.*D A M I S *seul.*

J'ai beau le voir parti : je ne m'en crois pas quitte ;

Mais grace à l'embarras qui l'occupe &amp; l'agite,

Sain &amp; sauf, une fois, j'échape à mon bourreau.

M. FRANCALEU *revenant vers Damis comme pour lui  
confier un secret bien important.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.

J'acheve de brocher une Pièce en six Actes.

La rime &amp; la raison n'y sont pas trop exactes ;

Mais j'en aprête mieux à rire à mes dépens. *Il s'en retourne.*

## S C E N E V.

D A M I S.

E T je n'armerois pas contre ce guet à pens ?  
Ce devrait être fait. Qu'il reste à sa Campagne,

Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.  
 L'Amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.  
 C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.  
 Il est tems que la vûë & l'acheve & le ferre.  
 Partons.

---

## S C E N E V I.

D A M I S , M O N D O R.

M O N D O R *rendant une Lettre à Damis.*

**A**H grace au ciel ! enfin je vous déterre !  
 Je vous cherche , Monsieur , depuis huit jours entiers ;  
 Et de Paris cent fois j'ai fait tous les Quartiers.  
 J'ai craint , au bord de l'eau , vos visions cornuës ,  
 Que cherchant quelque rime , & lisant dans les nuës ,  
 Pégase imprudemment , la bride sur le cou ,  
 N'eût voituré la Muse aux filets de Saint-Clou.

D A M I S *à part , en reserrant la Lettre qu'il a lûë.*  
 Oh oh ! bon gré , malgré , voici qui me retarde.

M O N D O R.

Ecoutez donc ! Monsieur ; ma foi prenez-y garde.  
 Un beau jour.——

D A M I S.

Un beau jour , ne te tairas-tu point ?

M O N D O R.

A votre aise. Après tout , liberté sur ce point.  
 Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.  
 Mais personne , Monsieur , ne veut vous y connoître ;  
 Et dans ce vaste enclos , que j'ai tout parcouru ,  
 Je vous manquois encor si vous n'eussiez paru.

D A M I S.

De mes Admirateurs tout cet Enclos fourmille :  
 Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

M O N D O R.

Sans doute ; comment donc aurois-je interrogé ?

D A M I S.

Je n'ai plus ce nom-là.

M O N D O R.

Vous en avez changé ?

D A M I S.

Oui , j'ai , depuis huit jours , imité mes Confreres.  
 Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères ;  
 Et , parmi ces Messieurs , c'est l'usage commun ,

De prendre un nom de Terre , ou de s'en forger un.

M O N D O R.

Votre nom maintenant c'est donc ;

D A M I S.

De l'Empirée.

Et j'en oserois bien garantir la durée.

M O N D O R.

De l'Empirée ? ouida ! N'ayant , sous l'Horizon ,

Ni feu , ni lieu qui puisse allonger votre nom ;

Et ne possédant rien sous la Voûte céleste ,

Le nom de l'Enveloppe est tout ce qui vous reste.

Voilà donc votre esprit devenu grand Terrien.

L'espace est vaste : aussi s'y promene-t'il bien.

Mais quand il va là-haut , lui seul à sa Campagne.

Que le corps , ici bas , souffre qu'on l'accompagne.

D A M I S.

Et crois-tu donc qu'un Homme à talens , tel que moi ,

Puisse régler sa marche & disposer de soi ?

Les gens de mon espèce ont le destin des Belles.

Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.

Je me laisse entraîner chez Monsieur Francaleu ,

Par un impertinent que je connoissois peu.

C'est lui qui me présente ; & dupe du manège ,

Je fers de passeport au Fat qui me protège.

On tenoit table encore : on se serre pour nous.

La joye , en circulant , me gagne ainsi qu'eux tous.

Je la sens : J'entre en verve ; & le feu prend aux poudres.

Il part de moi des traits , des éclairs & des foudres :

J'ai le vol si rapide & si prodigieux ,

Qu'à me suivre on se perd , après moi , dans les cieux :

Et c'est là qu'à grands cris je reçois des Convives ,

Ce nom qui va du Pinde enrichir les Archives.

M O N D O R.

Qui va nous apauvrir , à coup sûr , tous les deux.

D A M I S.

Ensuite un équipage & commode & pompeux ,

Me roule , en un quart d'heure , à ce Lieu de plaissances ,

Où je ris , chante & bois. Le tout par complaisance.

M O N D O R.

Par complaisance ! soit. Mais vous ne sçavez pas ?

D A M I S.

Hé quoi !

M O N D O R.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats ,

La Fortune , à la Ville , en est un peu jalouse.

Monsieur Baliveau. —

D A M I S.

Heim?

M O N D O R.

Votre oncle de Toulouse. —

D A M I S.

Après?

M O N D O R.

Est à Paris.

D A M I S.

Qu'il y reste.

M O N D O R.

Fort bien.

Sans croire, sans vouloir que vous en sçachiez rien.

D A M I S.

Pourquoi donc me le dire?

M O N D O R.

Ah quelle indifférence!

Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?

Un oncle riche &amp; vieux, dont votre sort dépend;

Qui, du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent;

Prétendant, sur son goût, régler votre génie;

De vos diables de vers détestant la manie;

Et qui, depuis cinq ans bien comptez, Dieu merci,

Pour faire votre Droit, nous pensionne ici.

Attendez-vous, Monsieur, à d'horribles tempêtes,

Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.

Peut-être il sçait déjà que vous donnant l'essor.

Vous n'avez pris ici d'autre Licence encor,

Que celles qu'il craignoit, &amp; que dans vos rubriques,

Vous nommez, entre vous, *Licences Poétiques*.

Ah, Monsieur! redoutez son indignation!

Vous aurez encouru l'exhérédation.

Ce mot doit vous toucher, ou votre ame est bien dure.

D A M I S *donnant tranquillement un papier à Mondor.*

Mondor, porte ces vers à l'Auteur du Mercure.

M O N D O R *refusant de le prendre.*

Beau fruit de mon sermon!

D A M I S.

Digne du Sermoneur.

M O N D O R.

Et que doit nous valoir ce papier?

D A M I S.

De l'honneur.

M O N D O R *secouant la tête.*

Bon! De l'honneur.

D A M I S.

Tu crois que je dis des sonnettes!

M O N D O R.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes ;  
Et qu'avec celui-ci vous les paîrez très-mal.

D A M I S.

Qu'un Valet raisonneur est un sot animal !  
Et fais ce qu'on te dit.

M O N D O R.

Aussi , ne vous déplaîse ,  
Vous en parlez , Monsieur , un peu trop à votre aise.  
Vous avez les plaisirs , & moi tout l'embarras.  
Vous & vos Créanciers , je vous ai sur les bras.  
C'est moi qui les écoute & qui les congédie.  
Je suis las de jouer , pour vous , la comédie ;  
De vous celer , d'oser remettre au lendemain ,  
Pour emprunter encor , avec un front d'airain.  
Ma probité répugne à ces façons de vivre.  
De ce monde aboyant , cherchez qui vous délivre.  
Pour moi , plein désormais d'un juste repentir ,  
J'abandonne le rôle , & ne veux plus mentir.  
Viennent Baigneur , Marchand , Tailleur , Hôte , Aubergiste ,  
Que leur Cour vous talonne & vous suive à la piste ,  
Tirez-vous-en vous seul , & voyons une fois. —

D A M I S *lui tendant une seconde fois le même papier.*  
Tu me rapporteras le Mercure du mois.  
Entends-tu !

M O N D O R *refusant de le prendre.*

Trouvez bon aussi que je revienne ,  
Environné des gens que je vous nomme.

D A M I S.

Amene.

M O N D O R.

Vous pensez rire ?

D A M I S.

Non.

M O N D O R.

Vous verrez.

D A M I S.

Je t'attends.

M O N D O R.

Ho bien , vous en allez avoir le passe-tems.

D A M I S.

Et toi , celui de voir des gens comblez de joye.

M O N D O R.

Les paîrez-vous ?

D A M I S.

Sans doute.

COMEDIE:

79

M O N D O R.

Avec quelle monnoye?

D A M I S.

Ne t'embarraſſe pas.

M O N D O R à part.

Ouais ! Seroit-il en fonds ?

D A M I S.

Arrangeons-nous déjà ſur ce que nous devons.

M O N D O R à part.

Morbleu ! C'eſt pour m'apprendre à peſer mes paroles.

D A M I S.

Au Répétiteur ?

M O N D O R d'un ton radouci.

Trente ou quarante piſtoles.

D A M I S.

A ma Lingère ? A l'Hôte ? Au Perruquier ?

M O N D O R.

Autant.

D A M I S.

Au Tailleur ?

M O N D O R.

Quatre-vingt.

D A M I S.

A la penſion ?

M O N D O R.

Cent.

D A M I S.

A toi ?

M O N D O R reculant avec de profondes révérences.  
Monſieur.——

D A M I S.

Combien ?

M O N D O R.

Monſieur.——

D A M I S.

Parle.

M O N D O R.

J'abufe.——

D A M I S.

De ma patience !

M O N D O R.

Oui : je vous demande excuſe.

Il eſt vrai que-- le zèle-- a manqué de-- reſpect ;

Mais le paſſé rendoit l'avenir très-ſuſpect.

D A M I S.

Cent écus. Suppoſons. Plus ou moins. Il n'importe.

Ça , partageons les prix que dans peu je remporte.

Les prix ?

D A M I S.

Oui ; de l'argent , de l'or qu'en lieux divers  
La France distribue à qui fait mieux les vers.

A Paris , à Rouen , à Toulouse à Marseille.

Je concourrai par tout : Par tout ferai merveille.——

M O N D O R.

Ah ! si bien que Paris paiera donc le loyer ;  
Rouen , le Maître en Droit ; Toulouse , le Barbier ;  
Marseille , la Lingere ; & le Diable , mes gages.

D A M I S.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages ?

M O N D O R.

Non ; ne doutons de rien. Et sur un fond meilleur  
N'hypotéquez-vous pas l'Auberge & le Tailleur ?

D A M I S.

Sans doute ; & sur un fond de la plus noble espee.  
Le Théâtre Français donne aujourd'hui ma Piece.  
Le Secret m'est gardé. Hors un Acteur & toi ,  
Personne au monde encor ne sçait qu'elle est de moi.  
Ce soir même on la joue ; en voici la nouvelle.  
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révele.  
Vers l'immortalité je fais le premier pas ,  
Cher ami : Que pour moi ce grand jour a d'apas !  
Autre espoir.——

M O N D O R.

Chimérique.

D A M I S.

Une Fille adorable ,  
Rare , célèbre , unique , habile , incomparable.——

M O N D O R.

De cette Fille unique , après , qu'esperez-vous ?

D A M I S.

Aujourd'hui triomphant , demain j'en suis l'Epoux.

*à Mondor qui s'en va.*

Demain.—— Où vas-tu donc , Mondor ?

M O N D O R.

Chercher un Maître.

D A M I S.

Et pourquoi , tout à-coup , n'ai-je plus droit de l'être ?

M O N D O R.

C'est que l'air est , Monsieur , un fort sot aliment.

D A M I S.

Qui te veut nourrir d'air ? Es-tu fou ?

M O N D O R.

Nullement.



D A M I S.

Ma foi tu n'es pas sage. Eh quoi ? tu te révoltes,  
 A la veille, que dis-je ? au moment des récoltes ?  
 Car enfin rassemblons ( puisqu'il faut avec toi  
 Descendre à des détails si peu dignes de moi.)  
 Rassemblons, en un point de précision sûre,  
 L'état de ma fortune & présente & future.

De tes gages déjà le paiement est certain.  
 Ce soir une partie, & l'autre après demain.  
 Je réussis : J'épouse une femme sçavante.  
 Voi le bel avenir qui de là se présente.  
 Voi naître tour à tour de nos feux triomphans,  
 Des Pièces de Théâtre, & de rares enfans.  
 Les Aiglons généreux & dignes de leurs races,  
 A peine encore éclos voleront sur nos traces.  
 Ayons-en trois. Lèguons le Comique au premier ;  
 Le Tragique au second ; le Lyrique au dernier.  
 Par eux seuls en tous lieux la Scene est occupée.  
 Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'Epopée,  
 Et mon Epouse & moi nous ne lâchions par an ;  
 Moi, qu'un demi-Poème ; elle, que son Roman :  
 Vers nous de tous côtés nous attirons la foule.  
 Voilà dans la maison l'or & l'argent qui roule ;  
 Et notre esprit qui met, grace à notre union,  
 Le Théâtre & la Presse à contribution.

M O N D O R.

En bonne opinion vous êtes un rare homme ;  
 Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme.  
 Mais un coup de siflet peut vous réveiller.

D A M I S lui faisant prendre enfin le papier.

Pars.

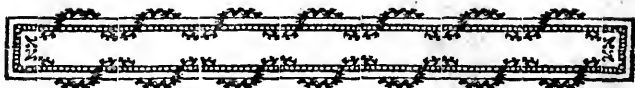
L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.  
 Une piece affichée, une autre dans la tête ;  
 Une où je joue ; une autre à lire toute prête.  
 Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

M O N D O R.

Peut-être un héritage & bien du tems perdu.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

### SCÈNE PREMIÈRE.

M. BALIVEAU, M. FRANCAEU.

M. BALIVEAU.

**L'**HEUREUX tempérament ! Ma joye en est extrême,  
Gai, vif, aimant à rire ; enfin toujours le même.

M. FRANCAEU.

C'est que je vous revois : Oui, mon cher Baliveau,  
Embrassons-nous encor ; & que tout de nouveau,  
De l'ancienne amitié ce témoignage éclatte.  
La séparation n'est pas de fraîche datte.

Convenez que pendant l'intervalle écoulé,  
La Parque, à la sourdine a diablement filé.

En auriez-vous l'humeur moins gaillarde & moins vi  
Pour moi, je suis de tout ; Joueur, Amant, Convive ;  
Fréquentant, fêtoyant les bons Faiseurs de vers :  
J'en fais même comme eux.

M. BALIVEAU.

Comme eux ?

M. FRANCAEU.

Oui.

M. BALIVEAU.

Quel travers

M. FRANCAEU.

Pas tout-à-fait comme eux ; car je les fais sans peine.  
Aussi quand je les lis, contr'eux l'on se déchaîne :  
Mais, sous un autre nom, ma Muse en tapinois,  
Se fait dans le Mercure applaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment ?

M. FRANCAEU.

J'y prens le nom d'une basse-Bretonne.  
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne ;  
Et le masque femelle agaçant le Lecteur,

De tel qui m'eût raillé , fait mon adorateur.

M. B A L I V E A U à part.

Il est devenu fou.

M. F R A N C A L E U.

Lisez-vous le Mercure ?

M. B A L I V E A U.

Jamais.

M. F R A N C A L E U.

Tampis , morbleu , tampis : Bonne lecture !

Lisez celui du mois ; vous y verrez encor

Comme aux dépens d'un fou je m'y donne l'effor.

Je ne sçais pas qui c'est : mais le benêt s'abuse ,

Jusques-là qu'il me nomme une dixième Muse ,

Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.

Moi , j'ai par un Sonnet riposté galamment.

Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable :

Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable ?

M. B A L I V E A U.

Ma foi , je n'aime point que vous ayez donné

Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.

Vous Poète ! Hé bon Dieu ! Depuis quand ? Vous !

M. F R A N C A L E U.

Moi-même

Je ne sçaurois vous dire au juste le quantième.

Dans ma tête un beau jour ce talent se trouva.

Et j'avois cinquante ans quand cela m'ariva.

Enfin je veux chez moi que tout chante & tout rie.

L'âge avance , & le goût avec l'âge varie :

Je ne sçaurois fixer le tems ni les désirs ;

Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.

Nous jouons une Piece aujourd'hui très-plaisante.

J'en suis l'Auteur : Elle a pour titre : L'Indolente.

Ridicule jamais ne fut si bien daubé ;

Et vous êtes , pour rire , on ne peut mieux tombé.

M. B A L I V E A U.

Ne comptez pas sur moi : J'ai quelque affaire en tête ,

Qui de moi ne feroit chez vous qu'un trouble-fête.

M. F R A N C A L E U.

Et quelle affaire encor ?

M. B A L I V E A U.

Un diable de Neveu

Me fait , par ses écarts , mourir à petit feu.

C'est un garçon d'esprit , d'assez belle apparence ,

De qui j'avois conçu la plus haute espérance.

J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel.

Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.

Pour achever son droit , ( n'est-ce pas une honte ? )

Il est depuis cinq ans à Paris, de bon compte :  
 J'arrive : je le trouve encore au premier pas,  
 Vagabond, dérangé, sans ce qu'on ne sçait pas.  
 Ne pourrais-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,  
 Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?  
 Ne connoissant personne, & vous sçachant ici,  
 Je venois. —

M. FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

M. BALIVEAU.

Grammerci.

M. FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir :

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire ?

M. FRANCALEU.

Dans la Piece du jour prendre un rôle de Pere.

M. BALIVEAU.

Un rôle, à moi ?

M. FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

M. BALIVEAU.

C'est tout de bon ?

M. FRANCALEU.

Oui ; n'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon ?

M. BALIVEAU.

Soit. Mais. —

M. FRANCALEU.

Vous en avez le dehors :

M. BALIVEAU.

Je l'avoue.

M. FRANCALEU.

Assez l'humeur ?

M. BALIVEAU.

Que trop.

M. FRANCALEU.

Et tant soit peu la moïe ?

M. BALIVEAU.

Avec raison.

M. FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort ?

M. BALIVEAU.

Tel qu'il soit, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

M. BALIVEAU.

Hé sy ! Que dira-t'on ?

M. FRANCALEU

COMEDIE.

M. FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise ?

M. BALIVEAU.

Un Capitoul !

M. FRANCALEU.

Hé bien ?

M. BALIVEAU.

La gravité !

M. FRANCALEU.

Sottise.

M. BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs !

M. FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

M. BALIVEAU.

D'accord.

M. FRANCALEU *lui donnant le rôle.*

Tenez , tenez.

M. BALIVEAU.

Quoi ? Je ferois venu. —

M. FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble & rendre un bon office.

M. BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.

Mon coquin paiera donc. —

M. FRANCALEU.

Oui , oui : J'en suis garant ;

Demain l'on vous le coffre au Fauxbourg Saint Laurent.

M. BALIVEAU.

Il faudra commencer par sçavoir où le prendre,

M. FRANCALEU.

Dans son lit.

M. BALIVEAU.

C'est bien dit , s'il lui plaît de se rendre.

Mais son Hôte ne sçait ce qu'il est devenu.

M. FRANCALEU.

On sçaura bien l'avoir après l'ordre obtenu.

Adieu : Car il est tems de vous mettre à l'étude.

M. BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;

Et là , gesticulant & bâillant tout le saou ,

Faire un apprentissage en vérité bien fou.

## SCENE II.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

**M**OI, je fais l'oncle ; & toi , Lisette , es-tu contente ?  
 Tu voulois un beau rôle , & tu fais l'indolente.  
 Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux ,  
 Tâche à la copier , tu ne peux faire mieux ;  
 Le modele est parfait.

L I S E T T E.

N'en foyez pas en peine :

Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.  
 J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :  
 J'ai sa taille , j'aurai son geste & son maintien ;  
 Et je prétens si bien représenter l'idole ,  
 Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle ;  
 Et comme en un miroir , s'y voyant traits pour traits ;  
 Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.  
 Car , Monsieur , excusez ; mais vous & votre femme ,  
 Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

M. FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer ;  
 Et combien l'ignorance en fait-elle égarer ?  
 Le danger vole autour de la simple colombe :  
 Et sans lumiere enfin , le moyen qu'on ne tombe ?  
 Tu feras donc fort bien de la morigener.  
 Qu'elle sçache connoître , applaudir , condamner.  
 Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite :  
 Le penchant satisfait répond de la conduite ,  
 C'est contre le torrent du siècle intéressé ;  
 Mais me regardât-on comme un pere insensé ,  
 Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente :  
 Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente ;  
 Qu'elle n'écoute qu'elle & que son propre cœur ,  
 Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur ;  
 Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse ,  
 Ce lieu rassemble exprès une belle Jeunesse :  
 Vingt honnêtes Partis , dont le meilleur , je croi ,  
 Ne refusera pas de s'allier à moi ;  
 Ma fille est riche & belle. En un mot je la donne  
 Au premier qui lui plaît , je n'excepte personne.

L I S E T T E.

Pas même le Poëte ?

COMEDIE.

27

M. FRANCALEU.

Au contraire , c'est lui  
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

L I S E T T E.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Hé bien , j'en ai de reste ,  
J'aurai fait un heureux ; c'est passe-temps céleste :  
Favorisant ainsi l'honnête-homme indigent ,  
Le mérite , une fois , aura valu l'argent.

L I S E T T E.

Je vois dans ce choix libre un contre-temps à craindre ,  
Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Quoi donc ?

L I S E T T E.

C'est que son choix pourroit tomber très-bien  
Sur tel , qui , sur un autre , auroit fixé le sien ;  
Et pour lors il seroit plus aisé qu'on ne pense ,  
De ramener son cœur à de l'indifférence.

---

SCENE III.

M. FRANCALEU, DORANTE, LISETTE.

M. FRANCALEU, *sans voir Dorante.*

**T**U parles juste. Aussi j'ai pris soin de sçavoir  
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

L I S E T T E.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle :  
La sçavez-vous ? ( *Dorante redouble ici d'attention.* )

M. FRANCALEU.

On dit à propos que le drôle —

L I S E T T E.

Je vous en avertis , il est fort amoureux.  
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux ,  
Très-positivement songez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours , tout de ce pas , tu peux en être sûre :  
Et vais , à la douceur joignant l'autorité ,  
Laisser un libre choix , ce jeune homme excepté.

## SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *se présentant devant Lisette.***J**E ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous je gage —

DORANTE.

Non : j'écoute, j'admire, &amp; je me tais. Courage.

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir pas parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment installé.

LISETTE.

Installé ? Tout des mieux ! J'en répons.

DORANTE.

Quelle audace ?

Quoi tu peux sans rougir, me regarder en face !

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux ?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux ?

LISETTE.

Hé, c'est le coup de maître !

DORANTE.

Il est bon-là !

LISETTE.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

Quoi ! Tu me feras voir —

LISETTE.

Oh ! qui va rondement,

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus, ma perte étoit jurée ;

Je trouve en mon chemin Monsieur de l'Empirée.

Il aime, il a sçu plaire : oui, je le tiens de lui.

J'ignorois seulement quel étoit son apui.

Mais sans voir ta Maîtresse, il osoit tout écrire ;

Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osois rien dire ;

Et ta bouche infidèle ouverte en sa faveur,



## COMÉDIE.

Des vers que j'empruntois , le déclaroit l'Auteur.

L I S E T T E.

Vous croyez que je fers le Poëte ?

D O R A N T E.

Oui perfide !

L I S E T T E.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide ;

Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi ,

Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ?

Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?

Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes ,

Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ?

Et quand enfin ——— allez ! Je ne sçais qui me tient. ———

D O R A N T E.

Mais cette exclusion , que veux-tu que j'en pense ?

L I S E T T E.

Tout ce qui vous plaira ; je hais la défiance.

D O R A N T E.

Encore , à quoi d'heureux peut-elle préparer ?

L I S E T T E.

A vous tirer du pair , à vous faire adorer.

Tel est le cœur humain , sur-tout celui des femmes ;

Un ascendant mutin fait naître dans nos ames ,

Pour ce qu'on nous permet , un dégoût triomphant ,

Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

D O R A N T E.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile ?

L I S E T T E.

Oh que non , l'indolence est toujours indocile ;

Et telle qu'est la fienne , à ce que j'en puis voir ,

La contrariété seule peut l'émouvoir.

Ce n'est pas même assez des défenses du pere ,

Si je ne les seconde en Duëgne sévère.

D O R A N T E.

Hé bien , les yeux fermés , je m'abandonne à toi.

L I S E T T E.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

D O R A N T E.

Oh , c'est aussi trop loin pousser la patience !

L I S E T T E.

Dans un quart-d'heure au plus , je vous livre audience.

D O R A N T E.

Dans un quart-d'heure ?

L I S E T T E.

Au plus. Promenez-vous là-bas ?

Tenez , dans un moment j'y conduirai ses pas.

La voici. Partez donc ; laissez-nous.

Désirez-vous ou non qu'on vous rende service ?

L'éviter ?

Ou tout perdre.

Ah, que c'est à regret ?

*Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitere jusqu'à ce que par un geste impérieux Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroissoit tenté d'aborder.*

## S C E N E V.

L I S E T T E, L U C I L E.

L I S E T T E.

**V** Oilà, Mademoiselle, un Cavalier bien fait.

L U C I L E.

J'y prends peu garde.

L I S E T T E.

Aimable, autant qu'on le peut être.

L U C I L E.

Tu le dis, je le croi.

L I S E T T E.

Vous semblez le connoître.

L U C I L E.

Je l'ai vu quelquefois au Parloir.

L I S E T T E.

Sans plaisir ?

L U C I L E.

Ni chagrin.

L I S E T T E.

Si j'avois, comme vous, à choisir ;

Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

L U C I L E.

La multitude augmente en moi l'indifférence ;

Je hais de ces galants le concours importun,

Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

L I S E T T E.

Quoi ! Sans yeux pour eux tous , on vous fera dédire ?

L U C I L E.

Si j'en ai , ce sera pour un seul.

L I S E T T E.

C'est-à-dire ,

Qu'en faveur de ce seul , votre cœur se résout ,  
Et que le choix en est déjà fait ?

L U C I L E.

Point du tout.

Je ne le veux choisir , ni ne le connois même.  
Mon Pere le désigne , il défend que je l'aime ;  
J'obéirai. Je sçais le devoir d'un enfant :  
Nous n'oserions aimer , lorsqu'on nous le défend.

L I S E T T E.

Oh non !

L U C I L E.

Mais devoit-il , sçachant mon caractère ,  
M'embarraffer l'esprit d'une défense austere ?

L I S E T T E.

En effet.

L U C I L E.

Exiger par-de-là ma froideur ?  
Et de l'obéissance , où m'eût suffi l'honneur ?

L I S E T T E.

Cela pique.

L U C I L E.

Voyons ce Conquérant terrible ,  
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.  
La curiosité me fera succomber ;  
Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber.

L I S E T T E.

On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?

L U C I L E.

C'est celui qui jouera l'Amoureux dans la piece.

L I S E T T E.

C'est celui qui jouera —

L U C I L E.

Quel air d'austérité !

L I S E T T E.

Mademoiselle. Point de curiosité.  
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence  
De vous insinuer la désobéissance.

L U C I L E.

Qu'est-ce à dire ?

L I S E T T E.

Oubliez ce que je vous ai dit.

Quoi ?

L I S E T T E.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.  
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

L U C I L E.

Quoi , Lifette , c'est-là celui que l'on excepte ?

L I S E T T E.

Lui-même. Rendez grace à l'inattention  
Qui ferma votre cœur à la séduction.  
Vous gagnez toute chose à ne le pas connoître.  
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;  
Et sûre de l'aveu d'un Pere complaisant ,  
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

L U C I L E.

Mille choses de lui maintenant me reviennent ,  
Qui véritablement engagent & préviennent.

L I S E T T E.

Ce que depuis un mois de lui vous avez lu ,  
Témoigne aussi combien son esprit vous eût plu.

L U C I L E.

Quoi ! ces vers que je lis , que je relis sans cesse —

L I S E T T E.

Sont les siens.

L U C I L E.

Quel esprit ! quelle délicatesse !  
De plaisirs & de jeux , quel mélange amusant !  
Que sous des traits si doux , l'amour est séduisant !  
L'auteur veut plaire , & plaît sans doute à quelque Belle :  
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

L I S E T T E.

C'est ce qu'apparemment votre Pere en conclut ,  
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.  
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre —  
D'une autre ! mais j'y songe ; & si c'étoit la votre ?  
Vous riez : & moi , non. C'est au plus sérieux.  
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à la fin les yeux.  
Oui ; je vous reconnois traits pour traits dans l'image  
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

L U C I L E.

Je remarque en effet.-- Prenons par ce chemin.  
Monsieur de l'Empirée approche , un Livre en main ,  
On m'a , pour le choisir , presque tyrannisée ;  
Et mon ame-jamais n'y fut moins disposée.

L I S E T T E. *seule.*

Bon ! Ce préliminaire est , je crois suffisant ;  
Et Dorante , s'il veut , peut traiter à présent.

SCENE

## SCÈNE VI.

L I S E T T E , M O N D O R .

M O N D O R .

**L**I S E T T E , ai-je un Rival ici ? Qu'il disparoisse.

L I S E T T E .

S'il me plaît.

M O N D O R .

Plaise ou non. Tu n'es plus ta maîtresse.

L I S E T T E .

Comment ?

M O N D O R .

Tu m'appartiens.

L I S E T T E .

Et de quel droit encor ?

M O N D O R .

Lucile est à Damis. Donc , Lisette à Mondor.

L I S E T T E .

Lucile est à ton Maître ? Ah tout beau ! J'en appelle.

M O N D O R .

Il ne lui manque plus que l'aveu de la Belle.

Celui du Pere est sûr , à tout ce que j'entens.

L I S E T T E .

La belle avance !

M O N D O R .

Ecoute.

L I S E T T E .

Oh je n'ai pas le tems.

*Lisette s'échappe & Mondor la suit.*

## SCÈNE VII.

D A M I S , *le Mercure à la main.*

**O**UI , divine Inconnue ! Oui , céleste Bretonne !  
 Possédez seule un cœur que je vous abandonne !  
 Sans la fatalité de ce jour , où mon front  
 Ceint le premier laurier , ou rougit d'un affront ,  
 J'abandonnois ces lieux , & vois , où vous êtes.

## SCÈNE VIII.

DAMIS, MONDOR.

**J**E ne m'étonne plus, si nous payons nos dettes.  
 Entre vingt Prérendants, l'on vous le donne beau;  
 Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *sans l'écouter ni le voir.*

Si, comme je le crois, ma Pièce est applaudie,  
 Vous êtes la Puissance à qui je la dédie.

Vous eûtes un esprit que la France admira;

J'en eus un qui vous plut : l'Univers le sçaura.

*Il donne à Mondor du Livre par le nez.*

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te sçavoit-là ? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste ?

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Hé bien, raille ! blâme ! conteste !

Dis encor que mon art ne sert qu'à m'ébloüir.

Tu vois : Je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'oüir,

Je ne me repaissois que de vaines chimères.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit guères.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mondieu ! pas tant d'orgueil.

Vous ne pouviez manquer d'être vû de bon œil.

Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre ;

Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucirois.

Celle-ci seule a tout ce que je désirois.

De ma Mase, elle seule, épuisant les caresses ;

Me fait prendre congé de toutes mes Maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir pour en prendre congé.

COMEDIE.

39

D A M I S.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

M O N D O R.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux peut-être.  
Un valet veut tout voir ; voit tout : & sçait son Maître ,  
Comme , à l'Observatoire , un Sçavant sçait les Cieux ,  
Et vous même , Monsieur , ne vous sçavez pas mieux.

D A M I S.

Pas tant d'orgueil , toi-même , Ami ! vas , tu t'abuses.  
En fait d'amour , le cœur d'un Favori des Muses  
Est un Astre , vers qui l'entendement humain  
Dresseroit d'ici-bas son thélescope en vain.  
Sa sphere est au-dessus de toute intelligence.  
L'Illusion nous frappe autant que l'Existence ;  
Et par le sentiment suffisamment heureux ,  
De l'amour seulement nous sommes amoureux.  
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage :  
Et nos feux , pour objet , ne veulent qu'une Image.

M O N D O R.

Monsieur , à ma portée , ajustez-vous un peu ;  
Et de grace , en français , mettez-moi cet hébreu.

D A M I S.

Volontiers. Imagine une jeune Merveille ;  
Élégance , fraîcheur , & beauté sans pareille ;  
Taille de Nymphé. —

M O N D O R.

Après ! Je vois cela d'ici.

D A M I S.

C'est de mes premiers feux l'objet en racourci.  
T'accommoderas-tu d'une femme ainsi faite ?

M O N D O R.

La peste !

D A M I S.

Aussi ma flamme a-t'elle été parfaite.

M O N D O R.

Mais je n'ai jamais vû cet objet plein d'appas.

D A M I S.

Parbleu ! je le crois bien , puisqu'il n'existoit pas.

M O N D O R.

Et vous l'aimiez ?

D A M I S.

Très-fort.

M O N D O R.

D'honneur ?

D A M I S.

A la folie !

Eij

M O N D O R.

Une Maîtresse en l'air, & qui n'eut jamais vie!

D A M I S.

Oui, je l'aimois. Avec autant de volupté

Que le Vulgaire en trouve à la réalité.

La réalité même est moins satisfaisante.

Sous une même forme elle se représente.

Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.

La mienne étoit Bergere & Nymphé tour à tour.

Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve;

Et, comme tu crois bien, fidèle à toute épreuve.

M O N D O R.

Monfieur, parlez tout bas.

D A M I S.

Et par quelles raisons?

M O N D O R.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-Maisons.

D A M I S.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vuide;

Et je ne pus tenir à l'appas du solide.

Je répudiai donc la chimerique Iris,

D'une Beauté palpable enfin je fus épris.

J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.

Ah! Que j'ai bien, pour elle, exercé mon génie!

Et que de tendres vers consacrent ce beau Nom!

M O N D O R.

Et je n'ai pas plus vû l'une que l'autre.

D A M I S.

Non.

La fierté, la naissance & le rang de la Dame,

Renfermoient dans mon cœur le secret de flamme.

Comment aurois-tu fait pour t'en être apperçû?

Elle-même, elle étoit aimée à son insçû.

M O N D O R.

Mais vraiment un amour de si légère espèce,

Pourroit prendre son vol, bien par-delà l'ALTÈSSE.

D A M I S.

N'en doute pas; & même y gouter des douceurs.

L'amour impunément badine au fond des cœurs.

A ce que nous sentons, que fait ce que nous sommes!

L'Astre du jour se leve; il luit pour tous les hommes;

Et le plaisir commun que répand sa clarté,

Représente l'effet que produit la Beauté.

M O N D O R.

J'entens. Tout vous est bon, rien ne vous importune,

Pourvû que vôtre esprit soit en bonne fortune.

A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais;



Et vos Rivaux, Monsieur, peuvent dormir en paix.  
Et deux ! A l'autre.

D A M I S.

Hélas ! en ce moment encore,  
Je revois son image, & mon esprit l'adore.  
Pour la dernière fois, tu me fais soupirer,  
Divinité chérie ! il faut nous séparer.  
Plus de commerce : Adieu. Nous rompons.

M O N D O R.

Quel dommage !

L'union étoit belle : & que répond l'Image ?

D A M I S.

De mon cœur attendri, pour jamais elle sort,  
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

M O N D O R.

D'un poste mal acquis, l'Équité la dépose :  
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

D A M I S.

Que celle-ci, Mondor, a de grace & d'esprit !

M O N D O R.

C'est qu'elle aime les vers, & cela vous suffit.

D A M I S.

Ajoute qu'elle en fait les mieux tournés du monde.

M O N D O R.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde  
Où nous allons puiser désormais les ducats.

D A M I S, *souriant*.

Les ducats ?

M O N D O R.

C'est de quoi vous faites peu de cas.

L'un de nous deux a tort ; mais qu'à cela ne tienne.  
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

D A M I S.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner ?

M O N D O R.

Le bon homme du moins ne veut pas l'épargner.

D A M I S.

Le bon homme ?

M O N D O R.

Oui, Monsieur ; si vous êtes son Gendre,  
Monsieur de Francalen dit à qui veut l'entendre,  
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

D A M I S.

Extravagues-tu ?

M O N D O R.

Non. Foi d'honnête Valet.

D A M I S.

Et qui diable te parle , en cette circonstance ,  
De Monsieur Francaleu , ni de son alliance ?

M O N D O R.

Bon ! Ne voilà-t'il pas encor un qui-pro-quo ?  
De qui parlez-vous donc , Monsieur ?

D A M I S.

D'une Sapho ,

D'un prodige qui doit , aidé de mes lumieres ,  
Effacer quelque jour l'illustre Desboulieres ,  
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

M O N D O R.

Où diantre est cette fille ?

D A M I S.

A Quimpercorentin.

M O N D O R.

A Quimp.——

D A M I S.

Oh ! ce n'est pas un bonheur en idée :  
Celui-ci , l'espérance est saine & bien fondée.  
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.  
Douze fois l'an , sa plume en instruit l'Univers :  
Elle a douze fois l'an réponse de la notre ;  
Et nous nous encensons tous les mois l'un & l'autre.

M O N D O R.

Où vous êtes-vous vûs ?

D A M I S.

Nulle part ; à quoi bon ?

M O N D O R.

Et vous l'épondriez ?

D A M I S.

Sans doute ; Pourquoi non ?

M O N D O R.

Et si c'étoit un monstre ?

D A M I S.

Oh ! tais-toi : Tu m'excedes !

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

M O N D O R.

Oui , mais répondra-t'elle à votre folle ardeur ?

D A M I S.

Je suis assez instruit par notre Ambassadeur.

M O N D O R.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure ?

D A M I S.

Le Messager des Dieux : Lui-même. Le Mercure.

M O N D O R.

Ohoh ! bel entrepôt vraiment pour coquetter !

D A M I S.

Tiens , lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

M O N D O R lit.

SONNET de Mademoiselle de Mériadec De Kersis de Quimper en Bretagne , à Monsieur cinq étoiles. —

D A M I S.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles ;  
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.

Oui ! qu'à jamais pour moi , belle Meriadec !  
Pégase soit rétif & l'hypocrène à sec ,  
Si ma Lyre , de myrthe & de palmes ornée ,  
Ne consacre les nœuds d'un si rare Hymenée.

M O N D O R.

Je respecte , Monsieur , un si noble transport.  
Qui vous chicaneroit davantage auroit tort.  
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue.  
A se forger les traits d'une femme inconnue.  
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.  
Lucile a , par exemple , un visage amusant. —

D A M I S.

J'entends.

M O N D O R.

Suivez , lorgnez , obsédez sa personne.

Croyez voir & voyez , en elle , la Bretonne. —

D A M I S.

C'est bien dit. Cette idée échauffant mes esprits ,  
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.  
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

M O N D O R.

Molière , avec raison , consultoit sa Servante.

D A M I S.

On se peint dans l'objet présent & plein d'appas ,  
L'objet qu'on idolâtre & que l'on ne voit pas.  
Aussi bien transporté du bonheur de ma flamme ,  
Déjà , dans mon cerveau , roule une Epitalame ,  
Que devant qu'il soit peu , je prétens mettre au net ;  
Et donner au Mercure en paiement du Sonnet.

Muse ! évertuons-nous ; Ayons les yeux sans cesse  
Sur l'Astre qui fait naître en ces lieux la tendresse ;  
Cherche , en le contemplant , matière à tes crayons !  
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons !

Que cette solitude est paisible & touchante !  
J'y veux relire encor le Sonnet qui m'enchanté.

*Il va s'asseoir à l'écart.*

M O N D O R.

Quelle tête ! Il faut bien le prendre comme il est.  
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.

L'affiduité peut, Lucile étant jolie ,  
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

## S C E N E I X.

DORANTE , LUCILE , DAMIS à l'écart & sans être vu.

D O R A N T E.

**A** Cet aveu si tendre , à de tels sentimens ,  
Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens ,  
A tout ce que j'ai craint , Madame ; à ce que j'ose ,  
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose ,  
Reconnoissez que j'aime , & réparez l'erreur  
D'un Pere qui m'exclut du don de votre cœur.  
Je ne veux , pour tout droit que sa volonté même.  
Pere équitable & tendre , il veut que l'on vous aime.  
Ah ! Si c'est à ce prix qu'il a mis votre foi ,  
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi ?

L U C I L E.

Mais , Monsieur , sur ce point , qu'importe qu'on l'éclaire ,  
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire ?

Et si dès qu'il sçaura de qui vous êtes fils ,  
Nul espoir , près de moi , ne vous est plus permis ?

D O R A N T E.

J'obtiendrai son aveu ; rien ne m'est plus facile.  
Mais , parmi tant d'Amans , adorable Lucile ,  
N'auriez-vous pas déjà nommé votre Vainqueur ?

L U C I L E *tirant des vers de sa poche.*

L'Auteur seul de ces vers a sçu toucher mon cœur :  
Je l'avouë , & pour lui me voilà déclarée.

D O R A N T E *appercevant Damis.*

On nous écoute !

L U C I L E.

Hé ! C'est Monsieur de l'Empirée ?

Lisons-les lui ces vers : il en sera charmé.

D O R A N T E *à part.*

Est-ce lui , juste ciel ! ou moi qu'elle a nommé ?

L U C I L E *à Damis.*

Venez , Monsieur , venez , pour qu'en votre présence ,  
Nous discussions un fait de votre compétence ;  
Il s'agit d'une Idile où j'ai quelque intérêt ;  
Et vous nous en direz votre avis , s'il vous plaît.

D O R A N T E.

Madame , on fait grand tort à Messieurs ces Poëtes .

Quand

Quand on les interrompt dans leur doctes retraites.  
Laissons donc celui-ci rêver en liberté;  
Et détournons nos pas de cet autre côté.

D A M I S.

Le plus grand tort , Monsieur, que l'on puisse nous faire :  
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.  
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux ;  
Qu'étant avec Madame, on ne pense encor mieux ?  
Madame, je vous prête une oreille attentive.  
Rien ne me plaira tant. Lisez : & s'il m'arrive  
Quelque distraction , dont je ne répons pas,  
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

L U C I L E.

Votre façon d'écrire élégante & fleurie  
Vous accoutume au ton de la galanterie.  
Allons , Messieurs, passons sous ce feuillage épais,  
Où loin des importuns , nous puissions lire en paix.

*Damis lui donne la main , qu'elle accepte au moment que Dorante lui présentait aussi la sienne.*

D O R A N T E *seul.*

Est ce un coup du hazard ou de leur perfidie ?  
Voyons. Il faut de près, que je les étudie ;  
Et que je sorte enfin de la perplexité  
La plus grande, où peut-être on ait jamais été.

*Fin du second Acte.*



## A C T E I I I.

### SCENE PREMIERE.

D O R A N T E *seul & ramassant des tablettes.*

**Q**UELQU'UN regrette bien les secrets confiés  
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds. *Il les ouvre.*  
EPITALAME. Ah ah ! J'en reconnois le Maître !  
J'y pourrois bien aussi développer un Traître. —  
Lisons.

## SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

SUIS-JE une fourbe ? Ai-je trahi vos feux ?  
 Le seul qu'on veut exclure est-il si malheureux ?  
 Dès que je vous ai vû prêt d'aborder Lucile ,  
 Je me suis éclipsée , en confidente habile ;  
 Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.  
 Hé bien ? Quelle nouvelle ? En êtes-vous content ?

DORANTE.

Ah ! Qu'elle est ravissante ! & que ce tête à tête  
 Acheve de lui bien assurer sa conquête ?  
 Je l'aimois ! l'adorois ! l'idolâtrois ! Mais rien  
 N'exprime mon état depuis cet entretien.  
 Jusqu'au son de sa voix , tout me pénètre en elle ,  
 Son défaut me la rend plus piquante & plus belle ;  
 Oui , ce qu'en elle on nomme indolence & froideur ,  
 Redouble de mes feux la tendresse & l'ardeur.

LISETTE.

La Dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée ?  
 Je l'avois , ce me semble , assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble. —

LISETTE.

Eh ! vivez en repos.

DORANTE.

Ses graces m'ont charmé ; mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t'elle avec rigueur fermé l'oreille aux vôtres ?

DORANTE.

Non. Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi ? qu'elle eût dit : *Monsieur , je suis folle de vous ;*  
*Je voudrais que déjà vous fussiez mon Epoux.*

Mais oui ; c'est avoir l'ame assurément bien dure ,  
 De ne pas abrégér ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre & tendre aveu ,  
 Et promis d'agréer à Monsieur Francaleu ;  
 Comme je témoignois la plus ardente envie  
 D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie ;

Elle m'a répondu : ( dirai-je , avec douceur )  
L'Auteur seul de ces vers a sçu toucher mon cœur.  
A ces mots , de sa poche , elle a tiré l'Idile ,  
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

L I S E T T E.

C'est qu'elle a cru parler à l'Auteur.

D O R A N T E.

Je ne sçais.

Mais elle a mis mon ame à de rudes essais.  
Elle a vû mon Rival d'un œil de complaisance.  
Elle a lû , malgré moi , l'Idile en sa présence ;  
C'étoit me démasquer. Sous cape il en rioit :  
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit !  
Le serois-je en effet ? Seroit-ce lui qu'on aime ?  
Me joueroient-ils tous deux ? Me jouerois-tu toi-même ?

L I S E T T E.

Les honnêtes soupçons ! Rendez grace , entre nous ,  
Au cas particulier que je fais des jaloux.  
Sans les ménagemens qu'on doit à leur caprice ,  
Mon honneur offensé se feroit bien justice.

D O R A N T E.

L'Auteur seul de ces vers a sçu toucher son cœur !  
Dit-elle. Encore un coup , je n'en suis pas l'Auteur.  
Supposé qu'on la trompe , & qu'elle me le croye ,  
Où donc est encor là le grand sujet de joye ?  
Je jouis d'une erreur ; & j'aurois souhaité  
Une source plus pure à ma félicité :  
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime ;  
Et je me sens jaloux d'un autre dans moi-même.

L I S E T T E.

Que la délicatesse est folle en ses excès !  
Eh ! Monsieur ! y faut-il regarder de si près ?  
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie ?

D O R A N T E.

Tout ce que j'entrevois de plus en plus m'éfraye.  
Le bonheur du Poëte étoit encor douteux ;  
Mais il est mon Rival , & mon Rival heureux.  
De Lucile , sans cesse , il contemple les charmes.  
Il se voit vingt Rivaux sans en prendre d'alarmes.  
A l'estime du pere il a le plus de part.  
Seule , avec son Valet , je te trouve à l'écart.  
Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il à ma vûe ?  
Quels étoient vos complots ? D'où vient paroître émuë ?  
Réponds !

L I S E T T E.

Tout doucement : vous prenez trop de soin.  
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

Je t'épierai si bien aujourd'hui. — Prens-y garde !  
 Quelque part que tu sois , crois que je te regarde !  
 Cependant , allons voir , ( en les feuilletant bien , )  
 Si ces Tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

---

## SCENE III.

L I S E T T E.

**M'**EPIER ! Doucement ! Ce seroit une chaîne.  
 Quoiqu'on soit sans reproche , on ne veut rien qui gêne.  
 Ah ! c'est peu d'être injuste : Il ose être importun !  
 Aux troupes du fâcheux je vais en lâcher un ,  
 Qui s'attachant à lui , saura bien m'en défaire.  
 Le voici justement.

---

## SCENE IV.

M. FRANCALEU, L I S E T T E.

M. FRANCALEU.

**Q**U'AS-TU donc tant à faire  
 Avec ce Cavalier , qui ne semble , chez moi ,  
 S'être impatronisé , que pour être avec toi ?

L I S E T T E.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

M. FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

L I S E T T E.

Tout simple. Le Jeune-homme entend vanter à tous ,  
 Certaine Tragédie en six Actes , de vous ,  
 Que l'on dit fort plaisante , & qu'il brûle d'entendre ;  
 Sans qu'il sçache par qui , ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Et n'a-t'il pas l'ami qui me l'a présenté ?

L I S E T T E.

Monfieur de l'Empirée ? Il aura plaisanté ,  
 De caustique & de fat , joué les mauvais rôles ,  
 Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose , à son rire moqueur.



Le serpent de l'envie a filé dans son cœur.  
 Ho bien, bien ! double joye, en ce cas, pour le notre !  
 Je mortifierai l'un, & satisferai l'autre ;  
 L'autre aussi-bien m'a plû, comme il plaira par-tout.  
 Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût ;  
 Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.  
 Je suis en train de rire ; & veux, malgré mon asme,  
 Lui lire tous les vers, sans en excepter un.

L I S E T T E.

Vous me défaites-là d'un terrible importun.

M. F R A N C A L E U.

Va donc me le chercher.

L I S E T T E.

Faites-en votre affaire.

Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.

Il faut que je m'habille.

M. F R A N C A L E U.

Eh pourquoi donc sitôt ?

L I S E T T E.

Voulant représenter Lucile comme il faut,  
 J'ôte dès-à-présent mes habits de soubrette,  
 Pour être, sous les siens, plus libre & moins distraite.

M. F R A N C A L E U.

C'est fort bien avisé. Vas. Je me charge, moi. —

## S C E N E V.

M. F R A N C A L E U, M. B A L I V E A U.

M. F R A N C A L E U.

AH ! c'est vous ! Comment va la mémoire ?

M. B A L I V E A U.

Ma foi !

Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,  
 Je hais bien la démarche où mon Neveu m'expose.  
 Pour s'y résoudre ; il faut à cet Original,  
 Vouloir étrangement & de bien & de mal.  
 Enfin mon rôle est scû : Voyons, que faut-il faire ?

M. F R A N C A L E U.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.  
 Cependant soyez gai : Débutez seulement,  
 Et vous serez bientôt de notre sentiment.  
 De vos talens, à peine aurons-nous les prémices,

Que nous voulons vous voir un pilier de coulices ;  
 Et, quoique vous disiez, vers un plaisir si doux,  
 De la force du charme, entraîné comme nous.  
 J'ai vû ce charme, en France, opérer des miracles ?  
 Eriger nos Palais en salles de Spectacles ;  
 Et, ce que n'a pû faire encore la raison,  
 Réformer le Quadrille en plus d'une maison.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance,  
 Une chose me fait quelque plaisir d'avance.  
 C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,  
 Se trouve entre mon rôle & mon état présent.  
 Je représente un Pere austère & sans foiblesse,  
 Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.  
 Le Vieillard, à mon gré, parle comme un Caton :  
 Et je me réjouis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde.  
 Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde.  
 Tout dépend de l'Acteur qu'on met vis-à-vis nous.  
 Si celui-ci venoit répéter avec vous ?

M. BALIVEAU.

Je voudrais que ce fût déjà fait.

M. FRANCALEU *appellant ses valets.*

Holà hée !

Que l'on aille chercher Monsieur de l'Empirée.

*à M. Baliveau.*

Tenez, voilà par où le Jeune homme entrera.  
 Vous pouvez commencer sitôt qu'il paroîtra.  
 Faites comme l'on fait aux choses imprévûes.  
 Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nuës ;  
 Car c'est l'esprit du rôle ; & vous vous souvenez  
 Que vous vous trouvez, vous & ce fils, nez à nez,  
 L'instant précis qu'il sort ou d'une Académie,  
 Ou de quelqu'autre lieu que vous voulez qu'il fuie ;  
 Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux  
 Exprime une surprise égale entre vous deux ;  
 C'est un coup de Théâtre admirable : & j'espère. —



## SCENE VI.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU à *Damis*.

**M**ONSIEUR, voilà celui qui fera votre pere.  
 Il sçait son rôle : Allons , concertez-vous un peu ;  
 Et tout en vous voyant ; commencez votre jeu.

à *M. Baliveau* , voyant son profond étonnement.

Comment Diable ! A merveille ! A miracle ! Courage !  
 On ne sçauroit jouer mieux que vous du visage. à *Damis*.  
 Vous avez joué, vous , la surprise assez bien ;  
 Mais le rire vous prend , & cela ne vaut rien.  
 Il faut être interdit , confus , couvert de honte.

M. BALIVEAU.

Je sens , qu'ainsi que lui , votre aspect me démonte.

DAMIS à *Francaleu*.

C'est que lors qu'on répète , un tiers est importun.

M. FRANCALEU.

'Adieu donc : Aussi-bien je fais languir quelqu'un. à *Damis*.  
 Monsieur l'homme accompli , qui du moins croyez l'être ;  
 Prenez , prenez leçon : car voilà votre Maître.

Frappant sur l'épaule de *Baliveau*.

Bravo ! bravo ! bravo !

## SCENE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU.

**L**E sot événement !

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Après un tel prodige , on en croira mille autres.

Quoi , mon Oncle , c'est vous ? Mon cher Oncle est des nôtres ?  
 Heureux le lieu , l'instant , l'emploi qui nous rejoint !

M. BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose , &amp; ne plaifantons point.

Le hazard a voulu. —

D A M I S.

Voici qui paroît drôle.

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

M. B A L I V E A U.

C'est moi-même qui parle, &amp; qui parle à Damis.

Voilà donc ce que fait mon Neveu dans Paris?

Qu'a produit un séjour de si longue durée?

Que veut dire ce nom, Monsieur De l'Empirée?

Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu?

Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

D A M I S.

Dans la vôtre, mon Oncle. Un peu de patience.

Imitez-moi. Voyez si je romps le silence

Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,

Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.

Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire;

Et que de nos débats, le Public n'a que faire.

M. B A L I V E A U *levant sa canne.*

Coquin! Tu te prévaus du contretiens maudit.——

D A M I S.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit!

Nous sommes, vous &amp; moi, membres de Comédie.

Notre corps n'admet point la méthode hardie

De s'arroger ainsi la pleine autorité;

Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

M. B A L I V E A U *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

D A M I S, *gaiement.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon Camarade.

Je suis un Fils.——

M. B A L I V E A U.

J'ai ri. Me voilà désarmé.

D A M I S.

Et vous, un Pere.——

M. B A L I V E A U.

Hé oui, Bourreau! Tu m'as nommé.

Je n'ai que trop pour toi des entrailles de Pere;

Et ce fut le seul bien que te laissâ mon Frere.

Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

D A M I S.

A me mettre en état de les implorer moins.

Mon Oncle, vous avez cultivé mon enfance.

Je ne mets point de borne à ma reconnoissance;

Et c'est pour le prouver que je veux désormais

Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits.

Me suffire à moi-même, en volant à la gloire,

Et chercher la Fortune au Temple de Mémoire.

M. BALIVEAU

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher ? Ce Temple prétendu ,  
 ( Pour parler ton jargon ) n'est qu'un pais perdu :  
 Où la nécessité , de travaux consumée ,  
 Au sein d'un sot orgueil , se repaît de fumée.  
 Eh , malheureux ! crois-moi : fui ce terroir ingrat,  
 Prends un parti solide , & fais choix d'un état ;  
 Qu'ainsi que le talent , le bon sens autorise ;  
 Qui te distingue , & non qui te singularise ;  
 Où le Génie heureux brille avec dignité ,  
 Tel qu'enfin le Barreau l'offre à ta vanité.

D A M I S.

Le Barreau !

M. BALIVEAU.

Protégeant la Veuve & le Pupille ,  
 C'est-là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile ;  
 Sur la gloire & le gain établir sa Maison ;  
 Et ne devoir qu'à soi sa fortune & son Nom.

D A M I S.

Ce mélange de gloire & de gain m'importune.  
 On doit tout à l'Honneur ; & rien à la Fortune.  
 Le Nourrison du Pinde , ainsi que le Guerrier ,  
 A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.  
 L'Avocat se peut-il égaler au Poète ?  
 De ce dernier la gloire est durable & complete.  
 Il vit long tems après que l'autre a disparu.  
 Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.  
 Vous parlez du Barreau de la Grece & de Rome ,  
 Lieux propres autrefois à produire un grand homme.  
 L'ancre de la Chicane & sa barbare voix  
 N'y défiguroient pas l'Eloquence & les Loix.  
 Que des traces du Monstre on purge la Tribune !  
 J'y monte. Et mes talens voués à la Fortune ,  
 Jusqu'à la Prose encor voudront bien déroger.  
 Mais l'abus ne pouvant si-tôt se corriger ,  
 Qu'on me laisse , à mon gré , n'aspirant qu'à la gloire ,  
 Des titres du Parnasse , anoblir ma mémoire ;  
 Et primer dans un Art , plus au-dessus du Droit ,  
 Plus grave , plus sensé , plus noble qu'on ne croit !  
 Le vice , impunement , dans le siècle où nous sommes ,  
 Foule aux pieds la vertu , si précieuse aux hommes.  
 Est-il pour un esprit solide & généreux ,  
 Une cause plus belle à plaider devant eux ?  
 Que la Fortune donc me soit mere ou marâtre ,  
 C'en est fait ; pour Barreau , je choisis le Théâtre ;  
 Pour client , la vertu : Pour loix , la vérité :  
 Et pour Juge , mon siècle & la postérité.

M. BALIVEAU.

Eh , bien porte plus haut ton espoir & tes vœux ;  
 A ces beaux sentimens les Dignités son dues.  
 La moitié de mon bien , remise en ton pouvoir ,  
 Parmi nos Sénateurs , s'offre à te faire asséoir.  
 Ton esprit généreux , si la vertu t'est chere ;  
 Si tu prends à sa cause un intérêt sincere ,  
 Ne préférera pas , la croyant en danger ,  
 L'effort de la défendre au droit de la juger.

DAMIEN.

Non. Mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.  
 L'esprit est généreux , mais le cœur est fragile.  
 Qu'un Juge incorruptible est un homme étonnant !  
 Du Guerrier le mérite est sans doute éminent.  
 Mais presque tout consiste au mépris de la vie.  
 Et de servir son Roi , la glorieuse envie ,  
 L'espérance , l'exemple , un je ne sçai quel prix ,  
 L'horreur du mépris même inspire ce mépris.  
 Mais avoir à braver le sourire & les larmes  
 D'une Solliciteuse aimable & sous les armes !  
 Tout sensible ; tout homme enfin que vous soyez ,  
 Sans oser être ému , la voir presque à vos pieds !  
 Jusqu'à la cruauté pousser le Stoïcisme !  
 Je ne me sens point fait pour un tel heroïsme.  
 De tous nos Magistrats la vertu me confond :  
 Et je ne conçois pas comment ces Messieurs font.

Ma vertu donc se borne au mépris des richesses ;  
 A chanter des héros de toutes les espèces ;  
 A sauver , s'il se peut , par mes travaux constans ,  
 Et leurs noms & le mien , des injures du tems.  
 Infortuné ! Je touche à mon cinquième lustre ;  
 Sans avoir publié rien qui me rende illustre :  
 On m'ignore , & je rampe encore , à l'âge heureux ,  
 Où CORNEILLE & RACINE étoient déjà fameux.

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie ! & dis-moi , misérable !  
 A de si grands esprits , te crois-tu comparable ?  
 Et ne sçais-tu pas bien qu'au métier que tu fais ,  
 Il faut , ou les atteindre , ou ramper à jamais ?

DAMIEN.

Hé bien , voyons le rang que le destin m'apréte.  
 Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.  
 Ces maîtres même avoient les leurs , en débutant ;  
 Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.  
 Tu m'avoueras du moins que ces rares génies ,

Outre le don qui fut leur principal appui ,  
Moissonnoient à leur aise , où l'on glane aujourd'hui.

D A M I S.

Ils ont dit , il est vrai , presque tout ce qu'on pense.  
Leurs écrits sont des vols , qu'ils nous ont fait d'avance ;  
Mais le remede est simple : il faut faire comme eux ,  
Ils nous ont dérobé ; dérobons nos néveux ;  
Et tarissant la source , où puise un beau délire ,  
A la postérité ne laissons rien à dire.  
Un démon triomphant m'élève à cet emploi ;  
Malheur aux écrivains qui viendront après moi ?

M. B A L I V E A U.

Vas ! malheur à toi-même , Ingrat ! cours à ta perte ?  
A qui veut s'égarer , la carrière est ouverte.  
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé ,  
Rentre dans le néant , dont je t'avois tiré.  
Mais ne crois pas que , prêt à remplir ma vengeance ,  
Ton châtement se borne à la seule indigence.  
Cette soif de briller , où se fixent tes vœux ,  
S'éteindra , mais trop tard , dans des dégoûts affreux.  
Vas subir du public les jugemens fantasques !  
D'une cabale aveugle , effuyer les boursasques !  
Chercher envain quelqu'un d'humeur à t'admirer ,  
Et trouver tout le monde actif à censurer !  
Va , des auteurs sans nom , grossir la foule obscure ,  
Egayer la satire , & servir de pâture  
A je ne sçai quel tas de brouillons affamés ,  
Dont les écrits mordans , sur les quais sont semés !  
Déjà , dans les cassés , tes projets se répandent.  
Le parodiste oisif & les forains t'attendent.  
Vas , après t'être vu , sur leur scene , avili ,  
De l'opprobre , avec eux , retomber dans l'oubli !

D A M I S.

Que peut , contre le roc , une vague animée !  
Hercule a-t-il péri , sous l'effort du pygmée ?  
L'Olympe voit en paix , fumer le mont Æthna.  
Zoïle , contre Homere , en vain se déchaina ;  
Et la palme du Cid , malgré la même audace ,  
Croît & s'élève encore au sommet du Parnasse !

M. B A L I V E A U.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin ?  
Hé bien , tu braveras la honte & le besoin.  
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle ,  
Et qu'aux siècles futurs , ta sottise t'appelle :  
Que de ton vivant même , on admire tes vers ;  
Tremble ! & vois sous tes pas , mille abîmes ouverts !  
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.

On mettra sur ton compte un libelle anonyme.  
 Pour suivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,  
 A qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

D A M I S.

A ses mœurs.

M. B A L I V E A U.

A ses mœurs ? Et le monde, en ces sortes d'orages,  
 Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages ?

D A M I S.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. B A L I V E A U.

Eh comment, s'il vous plaît ?

D A M I S.

Comment ? par mes écrits !

Je veux que la vertu, plus que l'esprit, y brille.  
 La mere en prescrira la lecture à sa fille ;  
 Et j'ai, grace à ces soins, le cœur fait de façon,  
 A monter aisément ma lyre sur ce ton.  
 Sur la scène aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce ;  
 Je suis un malheureux. Mon oncle me renonce.  
 Je me tais. Mais l'erreur est sujette au retour.  
 J'espère triompher, avant la fin du jour :  
 Et peut-être la chance, alors tournera-t-elle.

M. B A L I V E A U.

Quoi ? Vous seriez l'Auteur de la pièce nouvelle,  
 Que, ce soir, aux français, l'on doit représenter ?

D A M I S.

Soyez donc le premier, à m'en féliciter.

M. B A L I V E A U.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

D A M I S.

J'en augure une heureuse & pleine réussite.

M. B A L I V E A U.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu,  
 Que de son bon ami, vous foyez le néveu.

D A M I S.

Tout comme il vous plaira. Mais je vois avec peine,  
 Que vous ne voulez pas que je vous appartienne.

M. B A L I V E A U.

J'ai de bonnes raisons, pour en agir ainsi.

D A M I S.

J'obéirai, Monsieur.

M. B A L I V E A U.

J'y compte.

D A M I S.

Mais aussi.

Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,



Laissez-moi , quelque tems , jouir de l'anonyme.  
 Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers :  
 Et m'entendre louer , sans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.

( à part. ) A demain , scélérat ! Si jamais tu rimailles ,  
 Ce ne fera , morbleu , qu'entre quatre murailles.

## SCENE VIII.

DAMIS.

**I**L ne veut m'avouer qu'après l'événement.  
 Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.  
 La scène est théâtrale , unique , inopinée.  
 Je voudrois , pour beaucoup , l'avoir imaginée.  
 Mon succès seroit sûr. Du moins profitons-en ;  
 Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.  
 J'en ai plusieurs ; Voyons. Où sont donc mes tablettes ?  
 La perte , pour le coup , seroit des plus complètes.  
 Tout à l'heure , à la main , je les avois encor.  
 Ah ! je suis ruiné ! J'ai perdu mon trésor !  
 Nombre de canevas , deux Pièces commencées ,  
 Caractères , portraits , maximes & pensées ,  
 Dont la plus triviale , en vers alexandrins ,  
 Au bout d'une tirade , eût fait battre des mains !  
 Mais j'ai regret sur-tout , à mon épitalame.  
 Hélas ! ma muse , au gré de l'espoir qui m'enflamme ,  
 Dans un premier transport , venoit de l'ébaucher.  
 Deux fois , du même enfant , pourra-t'elle accoucher ?

## SCENE IX.

DORANTE , DAMIS.

DAMIS.

**A**H Monsieur ! secourez les muses attristées !  
 Mes tablettes , là-bas , dans le bois sont restées.  
 Suivez-moi ! Cherchons-les ! aidons-nous !

DORANTE.

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir.——

D O R A N T E.

Brisons-là.

D A M I S.

Vous me rendez l'espoir , le repos &amp; la vie.

D O R A N T E.

Mon dessein n'est pas tel ; car je vous signifie  
 Qu'il faut , en ce logis , ne plus vous remonter ;  
 Et vous faire une affaire , ou n'y jamais rentrer.

D A M I S.

L'étrange alternative ! Un ami la propose !  
 Ne puis-je , avant d'opter , en demander la cause ?

D O R A N T E.

Eh fy ! l'air ingénu sied mal à votre front ;  
 Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

D A M I S.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore.——

D O R A N T E.

Quoi , Monsieur ? que Lucile est celle que j'adore ?

D A M I S.

Non. Quand j'ai vû tantôt mes vers entre ses mains.——

D O R A N T E.

Vous m'avez insulté , c'est de quoi je me plains.

D A M I S.

En quoi donc ?

D O R A N T E.

C'étoit vous qui les lui faisiez lire.

D A M I S.

Moi !

D O R A N T E.

Vous. Plus je souffrois ; plus je vous voyois rire.

D A M I S.

De ce qu'innocemment la belle , malgré vous ,  
 Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

D O R A N T E.

Non. Mais de la noirceur de cette ame cruelle ,  
 Et du plaisir malin de jouir , avec elle ,  
 De la confusion d'un rival malheureux ,  
 Que vous avez joué de concert tous les deux.  
 C'est à quoi votre esprit , depuis un mois , s'occupe ;  
 Mais je ne serai pas jusqu'au bout , votre dupe ;  
 Je veux , de mon côté , mettre aussi les railleurs :  
 Et votre épithalame ira servir ailleurs.

D A M I S.

Ah ! ce mot échappé me fait enfin comprendre.——

D O R A N T E.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Un mot !

DORANTE.

Vous voudriez temporiser en vain.  
Renoncez à Lucile ? ou l'épée à la main.

DAMIS.

Mais cette épithalame.——

DORANTE.

Ou partez, tout à l'heure !

Ou, tout à l'heure, il faut que l'un ou l'autre meure !

DAMIS.

Quelle vivacité ! Quand nous nous entendrons,  
Ni je ne partirai, ni nous ne nous battons.

DORANTE.

Pour un homme poussé, vous voilà d'un grand phlegme.

DAMIS.

C'est que je me souviens d'un certain apophtegme,  
Qui dit.——

DORANTE.

Ne dit-il pas qu'un Versificateur  
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'honneur ?

DAMIS.

C'en est trop. A vous-même, un mot eût pû vous rendre.  
Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.  
C'est moi, qui maintenant vous demande raison.  
Cependant on pourroit nous voir de la maison.  
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.  
Marchons !

## SCENE X.

M. FRANCALEU, M. DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras &  
ne le lâchant plus.*

EH, venez donc, Monsieur ! Depuis une heure,  
Je vous cherche par tout, pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, Monsieur ?

M. FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre esprit à l'envers ?

M. FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice ?

DORANTE.

Et qui m'a, près de vous, rendu ce bon office ?

M. FRANCALEU.

C'est Lifette.

DORANTE à *Damis*.

C'est vous qu'elle veut servir.

M. FRANCALEU.

Lui ?

Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE à *Damis*.

Je lis dans votre cœur ; &amp; je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien ; l'envie ! Oui ; c'est un envieux,  
Qui voudroit, sur lui seul, attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.

Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE *bas* à *Damis*.

Vous osez m'attester ?

DAMIS, *bas* à *Dorante*.

Je songe à votre amour.

Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez ; &amp; qu'il admire ; il ne sçauroit mieux faire.

DORANTE, *bas*.

Tu crois m'échaper ; Mais. —

DAMIS à *M. Francaleu*.

D'autant plus que Monsieur

A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

- M. FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche*.

Ah ! quelque humeur qu'il ait, il faudra bied qu'il rie ;

Et pour cela d'abord, je lis ma Tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

M. FRANCALEU.

Pourvû que les fâcheux nous laissent en repos.

DAMIS *bas* à *Dorante*.

Dès-que vous le pourrez, songez à disparaître.

Je vous attends. *Il s'en va*.

M. FRANCALEU.

Vous n'en voulez pas être ?

DORANTE

DORANTE à *Damis*.

Je ne vous quitte point.

DAMIS à *M. Francaleu*.*Monfieur, excufez-moi,*

J'aime : &amp; c'eft un état , où l'on n'eft guere à foi.

Vous fçavez qu'un amant ne peut refter en place.

DORANTE *voulant courir après lui.*

Par la même raifon. —

## SCENE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU, *le retenant.*

Laissez , laissez de grace !

Il en veut à ma fille , &amp; je ferois charmé ,

Qu'il parvînt à lui plaire , &amp; qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh ! parbleu qu'il vous aime , &amp; vous &amp; vos ouvr age

M. FRANCALEU.

Comme fi nous avions befoin de fes fuffrages ?

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je ferai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer pour moi feul , le fruit de tant de veilles ?

M. FRANCALEU.

Moins l'affemblée eft grande , &amp; plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez , pour lui , différer d'un moment ?

M. FRANCALEU.

Non. Qui fatisfait tôt , fatisfait doublement.

*Il lâche Dorante pour tirer fes lunettes ; Dorante s'évade ; &**M. Francaleu continuë fans s'en appercevoir.*

Et c'eft le moins qu'on doive à votre politesse ,

D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la Pièce.

*Il déroule fon cahier ; & lit.*La mort de BUCHÉPHALE. *Se retournant & ne trouvant plus Dorante.*

Où diable eft-il ? Comment !

On me fuit ? Oh , parbleu ! ce fera vainement.

Je cours après mon homme ; &amp; s'il faut qu'il m'échappe ;

Je me cramponne après le premier que j'attrappe ,

H

Et b n vole ou non , d t-il ronfler debout ,  
L'auditeur entendra ma Pi ce jusqu'au bout.

*Fin du troisieme Acte.*



## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE, *avec une robe & une  
co ffure semblables   celles de Luc le.*

MONDOR, *qu'elle tire par la manche , en regardant  
derriere elle avec un air inquiet.*

**A** Quoi bon , dans le Parc , ainsi tourner sans cesse ?  
Piro  ter , courir , voltiger ?

LISETTE.

Mondor !

MONDOR.

Qu'est-ce ?

LISETTE.

Tu ne voyois pas ?

MONDOR.

Quoi ?

LISETTE.

Qu'on nous  pioit.

MONDOR.

Quand ?

LISETTE.

Le voil  bien sot !

MONDOR.

Qui ?

LISETTE.

Le trait certe est piquant.

MONDOR.

Quel ?

COMEDIE.

59

L I S E T T E.

Quel ? Qu'est-ce ? Quoi ? Quand ? Qui ? L'Amant de  
Lucile,

Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille.  
Dorante.

M O N D O R.

Hé bien, Dorante ?

L I S E T T E.

Il nous a vus de loin,

Ainsi que tu croyois m'aborder sans témoin.  
Sous ce nouvel habit, du bout de l'Avenüe,  
Qu'il aît cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnuë,  
Près de toi, l'un vaut l'autre ; & sur-tout son destin  
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.  
Nous entrons dans le Parc : il nous guette, il petille,  
Il se glisse & nous suit, du long de la charmille.  
Moi, qui du coin de l'œil, observe tous ses tours,  
Je me laisse entrevoir : & disparois toujours.  
Dieu sçait si le cerveau de plus en plus lui tinte !  
Tant quenfin je le planté, au fond du labyrinthe,  
Où le pauvre jaloux, pour long-tems en défaut,  
Peste & jare, je crois maintenant, comme il faut.  
Je ferois encor pis, si je pouvois pis faire.  
De ces cœurs défiants l'espece atrabilaire  
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux ;  
Il faut les aguerrir, pour venir à bout d'eux.

M O N D O R.

Oh, parbleu ! ce n'est pas le foible de mon Maître !  
Au contraire, il se livre aux gens, sans les connoître ;  
Et présume assez bien de soi-même & d'autrui,  
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.  
Du reste, sçait-il bien se tirer d'une affaire ?

L I S E T T E.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire,  
Disent qu'il s'y prenoit en brave cavalier ;  
Et, pour un bel-esprit, qu'il est franc du collier.

M O N D O R.

Il n'est forte de gloire, à laquelle il ne coure.  
Le bel-esprit, en nous, n'exclud pas la bravoure.  
D'ailleurs, ne dit-on pas ; Telles gens, tel patron ;  
Et dès-que je le sers, peut-il être un poltron ?

L I S E T T E.

Voilà donc cet amour, dont j'étois ignorante ?  
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante ?

M O N D O R.

Mon Maître ne dit mot ; mais à la vérité,  
Ce combat-là tient bien de la rivalité.

En ce cas, mon adresse a tout fait.

L I S E T T E.

Ton adresse !

M O N D O R.

Oui. J'ai, de sa conquête, honoré ta Maîtresse.  
Celle qu'il recherchoit, ne me convenant pas,  
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas :  
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,  
Et de mettre un peu l'une & l'autre en parallèle.  
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

L I S E T T E.

Il se repentiroit de les avoir suivis.  
Envers & contre tous, je protège Dorante.

M O N D O R.

Gageons que, malgré toi, mon Maître le supplante.  
Car étant né Poète au suprême degré,  
Lucile va d'abord le trouver à son gré.  
Monsieur de Francaleu, déjà l'aime & l'estime.  
Du pere de Dorante, il n'est pas moins l'intime :  
Et je porte un billet, à ce pere adressé,  
Qu'après s'être battu, sur l'heure, il a tracé.  
Sçachant des deux vieillards la mésintelligence,  
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,  
De rappeler un fils, qui fait ici l'amour,  
Et dont l'entêtement croît de jour en jour.  
Il sçaura, là-dessus, le rendre impitoyable.  
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable ;  
Prends de mes almanachs : & tiens pour assuré,  
Que le bonheur de l'autre est fort avanturé.

L I S E T T E.

Mais cet autre ; avec qui je suis de connivence,  
A pris, depuis un mois, terriblement l'avancé.  
J'ai vû pâlir Lucile, au récit du combat ;  
D'une tendre frayeur, le cœur encor lui bat.  
Lucile s'est émue : & c'est pour lui, te dis-je.  
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.  
Depuis même, ils se sont entretenus long-tems ;  
Et s'étoient séparés, l'un de l'autre contents :  
Lorsque, dans cet esprit soupçonneux à la rage,  
Ma présence équivoque a ramené l'orage ;  
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,  
Et va couler ton Maître à fond, dans le moment.

M O N D O R.

Je répond de la Barque, en dépit de Neptune.  
Songe donc qu'elle porte un Poète & sa fortune !  
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,  
Qui mettroit pere & fille, à genoux, devant lui.



De ce coup décisif l'instant fatal approche.

L'amour m'arrache au tems, que l'honneur me reproche.

Adieu : Que devant nous, tout s'abaisse, en ce jour.

Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour !

SCÈNE II.

**L** I S E T T E *seule.*

ELLE gloire le peut couronner.-- J'ai beau dire,

Dorante pourroit bien avoir ici du pire.

Faisons la guerre à l'œil ; Et mettons-nous au fait

De ce coup, qui doit faire un si terrible effet.

SCÈNE III.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU à *Lisette*, qu'il ne voit que par  
derrière.

**L** U C I L E, redoublez de fierté pour Dorante.

Vous n'êtes pas encore assez indifférente ;

Vous souffrez qu'il vous parle ; & je défens cela :

Tout net ! Entendez-vous, ma fille ?

L I S E T T E *se tournant & faisant la révérence.*

Oui, mon Pere.

M. FRANCALEU.

Ha ;

C'est toi, Lisette ?

L I S E T T E.

Hé bien, je tiens parole.

Lui ressemblai-je assez ? Jouerai-je bien son rôle ?

L'œil du Pere s'y trompe ; & je conclus d'ici,

Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi.

M. FRANCALEU à *Damis*.

Admirez en effet, comme elle lui ressemble !

L I S E T T E.

Quand commencera-t-on ?

M. FRANCALEU.

Tout-à-l'heure : on s'assemble.

Cependant, vas chercher ta Maîtresse ; & l'instruis

Des dispositions où tu vois que je suis.

Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente.

Qui doivent à jamais disgracier Dorante. (*Elle s'en va.*)

## SCENE IV.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

**L**A coquine le sert indubitablement,  
Et m'en a sur son compte, imposé doublement.  
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t'il fait querelle?

DAMIS.

Sur un mal-entendu, pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis;  
Mais je suis sans rancune; & ce qui se prépare,  
Va me venger assez de cet esprit bisare.

M. FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor, lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,  
Qui n'écoutant prière, avis, ni remontrance,  
Depuis dix ou douze ans, me plaide, à toute outrance.  
Des sotises d'un pere, un fils n'est pas garand;  
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,  
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.  
Ce procès me ruine, en sotte paperasse;  
Et sans le tems, les pas, & les soins qu'il y faut,  
J'aurois été Poëte onze ou douze ans plutôt.  
Sont-ce-là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables!  
Il faut que le Public intervienne au procès;  
Et concluë, avec vous, à de gros intérêts.  
Et Dorante n'a-t'il contre lui que son Pere?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi, Monsieur, il a son caractère.  
Je lui croyois du goût, de l'esprit du bon sens;  
Ce n'est qu'un étourdi; Cela tourne à tous vents.  
Cervelle évaporée; esprit jeune & frivole,  
Que vous croyez tenir, au moment qu'il s'envole;  
Qui me choque en un mot; & qui me choque au point,  
Que chez moi, sans ma Pièce, il ne resteroit point.

Mais il le faut avoir ; si je veux qu'on la jouë ;  
Et voilà trop de fois que mon Spectacle échouë.

A propos , ce Bonhomme , avec qui vous jouëz ;  
Plaît-il ? que vous en semble ? excellent ! avouez.

D A M I S.

Admirable !

M. F R A N C A L E U.

A-t'il l'air d'un Pere qui querelle ?

Heim ! Comme sa surprise a paru naturelle ?

D A M I S.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir ,  
Que vous en ayez vû ce que je viens d'en voir.  
Il est original , en ces sortes de rôle.

M. F R A N C A L E U.

Pour un mois , avec nous , il faut que je l'enrôle.

D A M I S.

De l'humeur dont il est , j'admire seulement  
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

M. F R A N C A L E U.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.  
Tirons-en donc parti ; tandis qu'à nous complaire ,  
Et qu'à nous ménager , il a quelque intérêt.

D A M I S.

La troupe ne scauroit faire un meilleur acquêt.

M. F R A N C A L E U.

Si vous le souhaitez , c'est une affaire faite.

D A M I S.

Personne plus que moi , Monsieur , ne le souhaite.

M. F R A N C A L E U.

Et personne , Monsieur , n'y peut mieux réussir.

D A M I S.

Que Moi ?

M. F R A N C A L E U.

Que Vous.

D A M I S.

Par où ? Daignez m'en éclaircir.

M. F R A N C A L E U.

Vous pouvez , à la Cour , lui rendre un bon office.

D A M I S.

Plût au Ciel ! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

M. F R A N C A L E U.

Vous êtes bien venu des Ministres ?

D A M I S.

Un Fat

Avoueroit que la Cour fait de lui quelque état ;  
Et passant du mensonge , à la sottise extrême ,  
En le faisant accroire , il le croiroit lui-même.

Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.  
 Un Poëte , à la Cour , est de bien mince aloi.  
 Des superfluités , il est la plus futile.  
 On court au nécessaire ; on y songe à l'utile :  
 Ou si , vers l'agréable , on panche quelquefois ,  
 Nous sommes éclipsés par le moindre minois ;  
 Et là , comme autre part , les sens entraînant l'homme ,  
 Minerve est éconduite , & Vénus a la pomme :  
 Ainsi je n'oserois vous promettre pour lui ,  
 Sur un crédit si frêle , un bien solide appui.

M. FRANCALEU.

Ma parole , en ce cas , fera donc mal gardée ;  
 Car je comptois sur vous , quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor ? Voyons un peu.

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu ;  
 Un libertin , qui s'est attiré sa disgrâce ,  
 En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS *vivement.*

Oh ! je le servirai , si ce n'est que cela !  
 Et mon peu de crédit ira bien jusques-là.

M. FRANCALEU.

Non non , laissez ! parbleu ! j'admire ma sottise !

*Il fait quelques pas pour s'en aller.*

DAMIS *l'arrêtant.*

Quoi donc ?

M. FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah ! gardez-vous-en bien , s'il vous plaît ?

M. FRANCALEU.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi !

M. FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci , l'affaire ira plus vite.

DAMIS.

Je serois très-fâché qu'il en eût le mérite.

M. FRANCALEU.

Songez donc que , ce soir , il aura mon billet ;  
 Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu ! laissez-moi faire ! ayez cette indulgence.

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence ?

DAMIS.

Plus grande encor.

M. FRANCALEU.

Oh non ?

DAMIS.

Que direz-vous pourtant ,

Si votre homme , ce soir , ce soir même , est content ?

M. FRANCALEU.

Ce soir ! ah ! sur ce pié , je n'ai plus rien à dire.

Mais comment ce tems-là pourra-t'il lui suffire ?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.

Mais , Monsieur , on diroit , à cette ardeur extrême ,  
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

M. FRANCALEU.

Sans doute : &amp; j'ai raison. L'oncle me fait pitié.

Et tout mauvais sujet mérite inimitié.

Tenez ! J'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.

Vous menés , par exemple , un train de vie honnête ,

Vous ; cela fait plaisir , mais n'étonnera pas :

Car vous me fréquentez , &amp; vous suivez mes pas.

Des travers du jeune homme , un fou fera la cause.

Aussi l'ordre du Roi , pour le bien de la chose ,

Devroit faire enfermer , avec le libertin ,

Tel , chez qui l'on sçaura qu'il est soir &amp; matin.

Vous riez ! mais je parle en Pere de famille.

## SCÈNE V.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU.

QUE viens-tu m'annoncer ?

LISSETTE.

Que je me déshabille.

M. FRANCALEU.

Quoi la Pièce. —

LISSETTE.

Est au croc une seconde fois.

M. FRANCALEU.

Faute d'Acteurs?

L I S E T T E.

Tantôt, il n'en manquoit que trois;  
Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre histoire.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

L I S E T T E.

Vous n'avez plus d'Acteurs, ni d'Auditoire.

M. FRANCALEU.

Que dis-tu?

L I S E T T E.

Tout défile &amp; vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

Défertion totale!

L I S E T T E.

Oui, pour avoir appris

Que ce soir, on y joue une Pièce nouvelle,  
Dont le titre les pique, & les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

Ah! j'en suis!

L I S E T T E.

L'heure presse; & tous ont décampé,  
Comptant se retrouver ici, pour le soupé.

D A M I S.

Quelle rage! à quoi bon cette brusque sortie?  
Comme s'ils n'eussent pû remettre la partie.

M. FRANCALEU.

Non. Le sort d'une Pièce est il en notre main?  
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.  
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.  
Si nous la voulons voir; songeons donc à les suivre.  
Venez.

D A M I S.

J'augure mieux de la Pièce, que vous.  
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous.  
De soins très-sérieux, remplira ma soirée.

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, Monsieur de l'Empirée.  
Votre refus fait place à Monsieur Baliveau,  
Qui, dans l'Art du Théâtre, étant encor nouveau,  
Ne fera pas fâché qu'on le mène à l'école.  
Qui plus est, son Neveu l'occupe & le désole:  
Et la Pièce nouvelle est un amusement,  
Qui pourra le lui faire oublier, un moment. *Il s'en va.*

D A M I S à part.

Ouida, c'est bien s'y prendre.

## SCÈNE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE à part, ayant examiné Damis attentivement  
durant le cours de la Scène précédente.

UN peu de hardisse ?

Ce homme-ci, je crois, est l'Auteur de la Pièce !

Faisons qu'il se trahisse ; il en est un moyen.

(haut.) Vous risqués en tardant, de ne trouver plus rien.

Monsieur raisonnoit juste ; & votre attente est vaine ;

Car la Pièce est mauvaise ; & sa chute est certaine.

DAMIS.

Certaine !

LISETTE.

Oui, cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner ?

LISETTE.

Non ; mais c'est ce que mande un Connoisseur en titre,

Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand Connoisseur dont le goût est si fin ?

LISETTE.

Ne croit pas que la Pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien sçavoir sur quelle conjecture.

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'Auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui ! l'Auteur ! Hier !

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours. —

DAMIS à part.

Je ne suis pas sorti d'ici, depuis huit jours.

LISETTE à part.

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe ! oh ! c'est lui, je le gage.

Nouvelliste effronté, suffisant Personnage,

Qui raisonne au hazard, de nous & de nos vers.

Et pour, ou contre Nous, prévient tous l'Univers.

Cela sçait ses Foyers, sa Ville, ses Provinces,

69 **LA METROMANIE;**

Ses intrigues de Cour , son Cabinet des Princes ;  
Pèse ou régle à son gré les plus grands intérêts ,  
Et croit ses visions d'immuables arrêts.  
Présent , passé , futur ; tout est de sa portée.  
Le livre de destins s'emplit , sous sa dictée.  
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit :  
Et l'événement seul toujours le contredit.  
(à *Lisette.*) Et n'a-t'il pas poussé l'impertinence extrême ,  
Jusqu'à nommer l'Auteur ?

**L I S E T T E.**

Non , Monsieur ; c'est vous-même,  
Qui venés de tout dire , & de vous déceler.  
Alcippe , en tout ceci , n'a rien à démêler.  
Moi seule je mentois : & je m'en remercie ;  
Vû le plaisir que j'ai de me voir éclaircie. *Elle veut s'en aller.*

**D A M I S** la retenant.

*Lisette !*

**L I S E T T E.**

Hé bien ?

**D A M I S.**

De grace !---Etourdi que je suis !

**L I S E T T E.**

Que voulez-vous de moi ?

**D A M I S.**

Du secret.

**L I S E T T E.**

Je ne puis.

**D A M I S.**

Quelques jours seulement !

**L I S E T T E.**

Cela n'est pas possible.

**D A M I S.**

Eh ! ne me faites pas ce déplaisir sensible !

Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur ,

En cas de réussite , ainsi que j'en suis sûr.

**L I S E T T E.**

J'imagine un marché dont l'espece est plaisante.

D'un secret tout entier la charge est trop pesante.

Partageons celui-ci par la belle moitié.

Tenez , si vous tombés , je parle sans pitié.

Si vous réussissés , je consens de me taire.

Voilà , pour vous servir , tout ce que je puis faire.

**D A M I S.**

Et je n'en veux pas plus ; car je réussirai.

**L I S E T T E.**

Oh bien , en ce cas-là , Monsieur , je me tairai.

*Dorante paroît au fond du Théâtre , d'où il les voit & les écoute.*



D A M I S *baissant les mains de Lisette.*  
 Avec cette promesse , où mon espoir se fonde ,  
 Je vous laisse , & m'en vais le plus content du monde. *Il sort.*

---

## SCÈNE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE *bas ayant aperçû Dorante , & lui tournant brusquement le dos.*

**L**E Jaloux nous surprend ; le voilà furieux ;  
 Car je passe , à coup sûr , pour Lucile , à ses yeux.

D O R A N T E *sans approcher.*

*Avec cette promesse , où mon espoir se fonde ,  
 Je vous laisse , & m'en vais le plus content du monde.*

Madame on n'aura pas de peine à concevoir ,  
 Quelle étoit la promesse , & quel est cet espoir.  
 Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre ,  
 C'est que cette promesse est si douce & si tendre ,  
 Reçûe à la même heure , & presque au même lieu ,  
 Mot à mot , dans ma bouche , ait mis le même adieu.  
 Il faut vous en faire un de plus longue durée ,  
 Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.  
 Adieu , Madame , Adieu ! Ne vous flattés jamais ,  
 Que je vous aye aimée autant que je vous hais !

*Il fait quelque pas pour s'en aller.*

LISETTE *bas.*

Donnons-nous , à notre aise , ici la comédie.  
 Car il va revenir.

*Elle s'assied au-devant & à l'un des coins du Théâtre , en face du Parterre , se cachant le visage avec son éventail , du côté par où Dorante peut l'aborder.*

D O R A N T E *croyant voir dans cette attitude , l'embarras d'une personne confonduë.*

Monstre de perfidie !

A votre âge ! passer sans pudeur , sans égard ,  
 Des mains de la Nature , à ce comble de l'Art.  
 M'avoir peint ce Rival comme le moins à craindre !  
 M'avoir persuadé , presque au point de le plaindre !  
 Qu'avez-vous prétendu par cette trahison ?  
 Pourquoi d'un vain espoir y mêler le poison ?  
 Me venir étaler d'obligeantes allarmes ?  
 Me dire , en paroissant prête à verser des larmes :  
*Dorante ! ou je fléchis mon Père ! ou de mes jours ,  
 A l'azile où j'étois , je consacre le cours !*

Quels étoient vos deffëins ? répondez moi , cruelle !  
 Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle ,  
 Qui jalouse des droits d'un éclat peu commun ,  
 Veut gagner tous les cœurs , & n'en veut perdre aucun ?  
 Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire !  
 Mais , hélas ! malgré moi , la vérité m'éclaire.  
 Ce Rival , dès long-tems , est le Rival aimé.  
 C'est pour lui que j'ai vû votre front allarmé ;  
 Et quand vous me disiez que j'en étois la cause ,  
 Quand vous promettiez plus que l'amour même n'ose ,  
 C'est que de votre Amant vous protégiez les jours ;  
 Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.  
 Oui , j'y vole ! On ne l'a tantôt que différée ;  
 Et ma rage , à vos yeux , l'auroit déjà tirée ;  
 J'attaquois de nouveau le traître , en arrivant ;  
 Si je n'eusse voulu jouir auparavant ;  
 De la confusion qui vous ferme la bouche !  
 Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche !  
 Repentez-vous , ou non , de m'avoir outragé !  
 Vous ne me verrez plus , que mort , ou que vengé !

L I S E T T E *effrayée.*

Dorante !

D O R A N T E.

Je m'arrête au cri de l'Infidelle !

Elle tremble , il est vrai : mais pour qui tremble-t'elle ?  
 N'importe : Je l'adore ; Ecoutons-la. Parlés.

*Il revient & respire encore à quelque distance d'elle.*

Je veux encor , je veux tout ce que vous voulez.

Rejettons le passé sur l'inexpérience :

Et redemandez-moi toute ma confiance.

Un regard , un seul mot n'a qu'à vous échapper ;

Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.

Ah , Lucile ! Ai-je pô si-tôt perdre le votre ?

Vous me haïssez !

L I S E T T E *avec une voix enfantine & dolente.*

Non.

D O R A N T E.

Vous en aimés un autre ?

L I S E T T E.

Hé non !

D O R A N T E.

Vous m'aimez donc ?

L I S E T T E.

Oui.

D O R A N T E.

M'y fierai-je ?

L I S E T T E.

Hélas !

D O R A N T E.

Hé bien , je ne veux plus douter ! Ne sçai-je pas  
Que l'infidélité , sur-tout dans la jeunesse ,  
Souvent est moins un crime au fond qu'une foiblesse ,  
Qui peut servir ensuite à vous en détourner ,  
Lorsque la notre va jusqu'à vous pardonner.

*Il s'approche enfin d'elle tout transporté.*

Je vous pardonne donc ; & même vous excuse.

Lisette est contre moi ; Lisette vous abuse ;

Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits ;

C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

L I S E T T E.

Il est vrai.

D O R A N T E *se jettant à ses genoux , & lui prenant  
une main.*

C'est assez ? Mon ame satisfaite.——

## S C E N E V I I I.

L U C I L E , D O R A N T E , L I S E T T E.

L U C I L E *au fond du Théâtre.*

V Eillai-je ou non ? Dorante aux genoux de Lisette !

L I S E T T E *baissant l'évantai & se levant.*

Lui-même : & qui me fait fort joliment sa cour.

On vous prend sur le fait , Monsieur , à votre tour.

Songez à bien jouer le rôle que je quitte ;

Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.

Enfin concevez-vous combien vous vous trompiez ?

D O R A N T E.

Je croyois en effet , Madame , être à vos pieds.

Son habit m'a fait faire une lourde bévûë.

L I S E T T E.

Madame , vous plaît-il que je vous restitue

Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux ,

Monsieur me débitoit , croyant parler à vous ?

N'en déplaît à l'amour si doux dans ses peintures ,

Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

D O R A N T E.

Eh ! quel autre à ma place eût pû se contenir ?

L I S E T T E.

Je vous devois cela , Monsieur , pour vous punir ;

LUCILE.

Eh quoi , Dorante , après mille & mille assurances ,  
 Qui , tout-à-l'heure encor , passoient vos esperances ,  
 Le reproche & l'injure aigrissoient vos discours ?  
 Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours ?

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même ,  
 Vous qui sçavez , Madame , à quel point je vous aime ,  
 Souffrez qu'on vous instruisse ; après quoi décidez  
 Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondez.  
 Je surprends mon Rival.——

LUCILE.

Oui , j'ai tort de me plaindre !

En effet , ma foiblesse autorise à tout craindre :  
 Et l'aveu que j'ai fait trop naïf & trop prompt ,  
 De votre défiance a mérité l'affront.

Mais vous trouverez bon , qu'en me faisant justice ,  
 Cette justice même aussi nous désunisse ;  
 Et rompe entre nous deux un nœud mal assorti ,  
 Dont jamais on ne s'est assez-tôt repenti.

DORANTE.

Ecoutons-nous , de grace ! Encore un coup , Madame ,  
 Bien loin qu'en tout ceci je mérite le blâme ,  
 Croyez , si j'eusse pû ne me pas allarmer ;  
 Que je ne serois pas digne de vous aimer.  
 Je viens , je vois , j'entends.——

LUCILE.

Depuis quand , je vous prie ,

N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie ?

Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait ?

Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait ?

Juste sujet pour moi de crainte & de rupture !

Vos vers m'en avoient fait toute une autre peinture.

J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix ;

Et ne jugerai plus des gens par leurs Ecrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté.——

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie !

Vous feriez , je le vois , le malheur de ma vie.

Je ne recueillirois de mes sois les plus doux ,

Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.

Que n'ai-je conservé , prévoyante & soumise ,

L'insensibilité que je m'étois promise !

Lisette ! je t'ai cruë ; & toi seule , tu m'as.——

LISETTE à Dorante , voyant pleurer Lucile.

N'avez-vous point de honte ?

DORANTE.

D O R A N T E.

Eh ! ne m'accable pas :

Tu sçais mon innocence. apaisez vos allarmes ,  
 Lucile , retenez ces précieuses larmes !  
 C'est mon injuste amour qui les a fait couler ;  
 C'est lui qui toutefois , pour moi , doit vous parler.  
 L'amour est défiant , quand l'amour est extrême.

L U C I L E.

S'il se faut quelquefois défier , quand on aime ,  
 C'est de tout ce qui peut , dans le cœur alarmé ,  
 Soulever des soupçons contre l'objet aimé.  
 Je tiens , vous le sçavez , cette sage maxime ,  
 De ces vers qui vous ont mérité mon estime ;  
 De votre propre Idile , ouvrage séducteur ,  
 Où votre esprit se montre . & non pas votre cœur.

D O R A N T E.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse ,  
 Madame , & que je cède au remords qui me presse.  
 Du moins , vous concevrez , après un tel aveu ,  
 Pourquoi tout mon bonheur me rassure si peu.  
 C'est que je ne jouis qu'à titre illégitime :  
 C'est que tous ces Ecrits , source de votre estime ,  
 Vous venoient par mes soins , mais ne sont pas de moi.

L U C I L E.

Ils ne sont pas de vous ?

D O R A N T E.

Non.

L I S E T T E.

Le sot homme !

L U C I L E.

Quoi ?

D O R A N T E.

Laisant lire , il est vrai , dans le fond de mon ame ,  
 J'inspirois le Poëte en lui peignant ma flame.  
 Que son Art à mon gré s'y prenoit foiblement !  
 Et que le bel esprit est loin du sentiment ?  
 Mais cet Art vous amuse ; il a fallu vous plaire ,  
 Laisser dire des riens , sentir mieux , & se taire.  
 N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû ?  
 Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

L U C I L E.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime ,  
 Dorante , aussi pour vous je suis toujours la même.  
 Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lûs :  
 J'étois indifférente , & je ne la suis plus ;  
 Et je sens que sans vous je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,  
Où vous établissez la paix & le bonheur;  
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Treuve de beaux discours : il est tems que j'y pense.  
De par Monsieur, expresse & nouvelle défense  
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura sçu mon nom !

LUCILE.

Ah ! tu me fais trembler.

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie;  
Séparez-vous : Rentrez ; Madame ; je vous prie.  
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore en me quittant :  
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos Rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.  
Mon pere pourra bien, en ce commun danger,  
Désapprouver mon choix ; mais jamais le changer.

## SCÈNE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

**Q**UELQU'UN m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,  
Et sur tout au mépris dont vous avez heurté  
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoüe ; à présent il peut lire.  
Jc l'écoute ; ou plutôt, sans cela, je l'admire :  
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,  
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.  
Songez à profiter d'un avis salutaire.

Pourriez-vous nous trouver de ces Perturbateurs  
Du repos du Parterre & des pauvres Auteurs,

Contre les Nouveautés signalant leurs proïesses,  
Et se faisant un jeu de la chute des Pièces?

D O R A N T E.

Que diable en veux-tu faire? Oui vraiment, j'en connois.

L I S E T T E.

Courez les ameûter, pour aller aux Français,  
Sur ce qui s'y jouëra faire éclater l'orage.

La Pièce est de l'Auteur qui vous fait tant d'ombrage.

Le pere de Lucile y vient d'aller.

D O R A N T E.

Tu veux.

L I S E T T E.

Ah! j'en ferois d'avis! faites le scrupuleux!

Damis ne l'est pas tant, lui, car à votre pere

Il a de votre amour écrit tout le mystere.

Ce n'aura pas été pour vous servir, je crois.

Et vous le voudriez ménager? Et sur quoi?

Le plaissant intérêt, pour balancer les vôtres!

Une Pièce tombée, il en renaît mille autres.

Mais Lucile perduë, où sera votre espoir?

Monfieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.

Il n'a déjà que trop ce bel Auteur en tête.

S'il le voit triompher, c'est fait; rien ne l'arrête:

Il lui donne sa fille; & croiroit aujourd'hui

S'allier à la gloire, en s'alliant à lui.

D O R A N T E.

Ah! tu me fais frémir: & des tranfes pareilles

Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

## S. C E N E X.

L I S E T T E seule.

AH, ah, Monfieur l'Auteur! avec votre air humain,

Vous endormez les gens; vous écrivez sous main;

Vous avez du manège; & votre esprit superbe

Croît déjà sous le pied nous avoir coupé l'herbe!

Un bon coup de fiflet va vous être lâché,

Et vous sçavez alors quel est notre marché.

*Fin du quatrieme Aëte.*



## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

DAMIS *seul.*

**J**E ne me connois plus , aux transports qui m'agitent.  
 En tous lieux , sans dessein , mes pas se précipitent.  
 Le noir pressentiment , le repentir , l'effroi ,  
 Les présages fâcheux volent autour de moi.  
 Je ne suis plus le même enfin , depuis deux heures.  
 Ma Pièce auparavant me sembloit des meilleures :  
 Je n'y vois maintenant que d'horribles défauts.  
 Du foible , du clincant , de l'obscur & du faux.  
 De-là , plus d'une image annonçant l'infamie !  
 La critique éveillée ; une loge endormie ;  
 Le reste , de fatigue & d'ennui harassé ;  
 Le Soufleur étourdi ; l'Acteur embarrassé ;  
 Le Théâtre distrait ; le Parterre en balance ,  
 Tantôt bruyant , tantôt dans un profond silence ;  
 Mille autres visions , qui toutes dans mon cœur  
 Font naître également le trouble & la terreur.

Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce !

Je sèche. Je me meurs. Quel métier ! J'y renonce :  
 Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis ,  
 Est-ce un équivalent aux horreurs où je suis ?  
 Il n'est force , courage , ardeur qui n'y succombe.  
 Car enfin , c'en est fait ; je péris si je tombe.  
 Où me cacher ? Où fuir ! Et par où désarmer  
 L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer ?  
 Quelle Egide opposer aux traits de la Satyre ?  
 Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire ?  
 De quel front , à quel titre , oserois-je m'offrir ,  
 Moi , misérable Auteur , qu'on viendrait de flétrir ?

( *Il se tait quelque-tems , & se promene à grands pas comme un homme extrêmement agité.* )

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.  
 Je supporterai tout , pourvû qu'elle finisse.



Chaque instant qui s'écoule , empoisonnant son cours ,  
 Abrege au moins d'un an , le nombre de mes jours.

---

## SCÈNE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU à *Damis*.

**H**É bien ! une autre fois , malgré mes conjectures ,  
 Vous ferez-vous encore à vos heureux augures ,  
 Monsieur ? J'avois donc tort , tantôt , de vous prêcher ,  
 Que lorsqu'on veut tout voir , il faut se dépêcher ?  
 Voilà pourtant ! voilà ! la nouveauté — flambée !

*D A M I S* à *part* comme un homme bien soulagé.  
 Et mon sort décidé ! Je respire. (*haut.*) Tombée ?

M. FRANCALEU.

Tout-à-plat !

*D A M I S*.

Tout-à-plat !

M. FRANCALEU.

Oh ! tout-à-plat.

*D A M I S*.

Tant pis !

C'est qu'ils auront joué , comme des étourdis.

M. FRANCALEU.

Siflée , & resiflée !

*D A M I S*.

Et le méritoit-elle ?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.

Le plus impertinent n'a jamais dit : J'ai tort.

M. FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien ne pas tomber d'accord ,  
 Sans être , pour cela , taxé de suffisance.

Car jamais le Public n'eut moins de complaisance.

Comment veut-il juger d'une Pièce en effet

Au tintamare affreux qu'au Parterre on a fait ?

Ah ! nous avons bien vû des fureurs de cabale ;

Mais jamais il n'en fût , ni n'en fera d'égale.

La Pièce étoit vendue aux siflets aguerris

De tous les Etourneaux des Caffés de Paris.

Il en est venu fondre un essaim ! Des nuées !

Cependant à travers les brocards , les huées ,  
 Le carillon des toux , des nez , des paix-là , paix ,  
 J'ai trouvé. —

# LA MÉTROMANIE;

M. BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.

Morbleu ! je le maintiens. J'ai trouvé-- telle rime. —

*à Damis qui l'écoutoit avidement, & qui ne l'écoute plus.*

Oui ; telle rime, digne elle seule, à mon gré,

De relever l'Auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur, avec sa rimé,

Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme ;

Et de n'exercer plus un talent suborneur,

Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est, s'il eût réüssi, qu'il pourroit vous en croire ;

Et demeurer oisif, au sein de la victoire,

De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers

Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers ;

Mais contre ses rivaux, & leur noire malice,

Le parti qui lui reste, est de rentrer en lice ;

Sans que jamais il songe à la désenparer,

Qu'il ne les force eux-mêmes, à venir l'admirer.

Le Nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage.

Il n'y devient expert, qu'après plus d'un naufrage.

Notre sort est pareil, dans le métier des vers :

Et pour y trompher, il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'est parler en Poète ! en Héros ! en grand Homme !

(*à Baliveau.*) Vous êtes stupéfait ; ce trait-là vous affomme ?

Vivent les grands Esprits, pour former les grands cœurs !

Mais cela n'appartient qu'à nous autres Auteurs.

(*à Damis.*) N'est-ce pas, mon Confrere ?

## SCENE III.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS à Mondor qui le tire par la basque du juste-au-corps.

HÉ bien ?

MONDOR *bas & d'un air consterné.*

Je vous annonce. —

DAMIS.

Je sçai, je sçai. Ma lettre ?

MONDOR.

En voilà la réponse.

DAMIS.

Laisse-nous. Je te suis, Messieurs, permettez-moi  
D'aller décacheter à l'écart ; après quoi,  
Je compte vous rejoindre : & laissant vers & prose,  
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

---

## SCENE IV.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

OUI : changeons de propos, & laissons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous sçaviez combien j'aime ce garçon-là.

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois, sa marotte est la vôtre.

M. FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

M. BALIVEAU.

Belle prérogative !

M. FRANCALEU.

Une Lice ! Un Nocher !

Comme nous n'allons droit, qu'à force de broncher !  
Plait-il ? vous l'entendiez ?

M. BALIVEAU.

Moi, non ; j'avois en tête,

La lettre de cachet, qui, dites-vous, est prête.

M. FRANCALEU.

Ce Jeune-homme n'est pas du commun des humains.

Les Grands-Seigneurs déjà se l'arrachent des mains.

M. BALIVEAU.

J'enrage ! Revenons, de grace, à la promesse,  
Dont vous m'avez flatté tantôt, pendant la Pièce.

M. FRANCALEU.

Vous parlés d'une Pièce ? Ah ! s'il en fait jamais,

Ce sera de l'exquis ; c'est moi qui le promets ;

Et je défierois bien la cabalé d'y mordre.

M. BALIVEAU.

Parlez ! Aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre ?

M. FRANCALEU.

Eh ! Tranquillisez-vous ! Soyez sûr de l'avoir.

Oui ; vous serez content, ce soir même ; ce soir !

C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.  
Et tenez , son retour va vous tirer de peine ;  
Car je gagerois bien que , tout en badinant ,  
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ! Qui !

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plaît-il ?

M. FRANCALEU.

Etes-vous sourd ? Cet homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monsieur de l'Empirée ?

M. FRANCALEU.

Et qui donc ?

M. BALIVEAU.

Quoi ? C'est lui ,

Dont le zèle pour moi , sollicite aujourd'hui !

M. FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiés en Maître !

Et votre Admirateur autant que l'on doit l'être ,

Il veut vous enrôler , pour un mois , parmi nous.

Moi , le voyant d'humeur à tout faire pour vous ,

J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue ,

Et des égaremens de votre enfant prodigue.

Il a , sur cette affaire obligeamment pris feu ,

Comme si c'eût été la sienne propre.

M. BALIVEAU.

Adieu.

M. FRANCALEU l'arrêtant.

Comment donc ?

M. BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges !

M. FRANCALEU.

Monsieur le Capitoul , vous avez des vertiges !

M. BALIVEAU.

Eh ! c'est vous qui , plutôt que mon neveu cent fois ,

Mériteriez.-- Je suis le moins sensé des trois.

Serviteur ?

M. FRANCALEU.

Mais encore ! Entre amis , l'on s'explique.

Ne pourroit-on sçavoir quelle mouche vous pique ?

Quoi ? Lorsque nous tenons.—

M. BALIVEAU.

Non ! Nous ne tenons rien !

Puisqu'il faut vous le dire ; & cet homme de bien ,

Au mérite de qui , vous êtes si sensible ,  
Est le Pendard à qui j'en veux.

M. F R A N C A L E U.

Est-il possible ?

M. B A L I V E A U.

Le voila ! Maintenant , soyez émerveillé  
Du jeu de la surprise , où j'ai tantôt brillé.  
Si j'eusse vû le Diable ! Elle eût été moins grande.

M. F R A N C A L E U.

Je vous en offre autant. A présent ! je demande ,  
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.  
Un Garçon studieux , de probité , d'esprit ;  
Beau feu , judiciaire ; en qui tout se rassemble ;  
Un Phoenix , un Trésor. —

M. B A L I V E A U.

Un Fou qui vous ressemble !

Allez , vous méritez cette apostrophe-là.  
De bonne foi , sied-il , à l'âge où vous voilà ,  
Fait pour moriginer la jeunesse étourdie ,  
Que par vous-même , au mal , elle soit enhardie ?  
Et que l'Ecervelé , qui me brave aujourd'hui ,  
Au lieu d'un adversaire , en vous , trouve un appui ?  
Il versifiera donc ! Le beau genre de vie !  
Ne se rendre fameux , qu'à force de folie !  
Etre , pour ainsi dire , un homme hors des rangs !  
Et le Jouët titré des Petits & des Grands !  
Examinez les Gens du métier qu'il embrasse.  
La paresse , ou l'orgueil en ont produit la race.  
Devant quelques oisifs , elle peut triompher ;  
Mais , en bonne police , on devoit l'étouffer.  
Oui ! Comment souffre-t'on leurs licences extrêmes ?  
Que font-ils pour l'Etat ? pour les leurs ? Pour eux-mêmes ?  
De la Société véritables Frelons ,  
Chacun les y méprise ; & craint leurs aiguillons.  
Damis eût figuré dans un poste honorable ;  
Mais ce ne sera plus qu'un gueux , qu'un misérable ,  
A la perte duquel , en homme insatué ,  
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.  
Félicitez-vous bien ! L'œuvre est très-méritoire !

M. F R A N C A L E U.

Oncle indigne à jamais , d'avoir part à la gloire  
D'un neveu qui déjà vous a trop honoré !  
Sçavez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?  
Préjugé populaire ! Esprit de Bourgeoisie ,  
De tout-tems , gendarmé contre la Poésie.  
Mais apprenez de moi , qu'un Ouvrage d'éclat ,  
Anoblit bien autant que le Capitoulat.  
Apprenez. —

M. B A L I V E A U.

Apprenez de moi , qu'on ne voit guere  
 Les honneurs , en ce siècle , accueillir la misère :  
 Et que la pauvreté , par qui tout s'avilit ,  
 Dégrade quelquefois ; mais jamais n'anoblit.  
 Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces.  
 On fait , comme on l'entend , quand on a vos richesses :  
 Mais lui , que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?  
 Son partage assuré ; c'est la soif , & la faim.  
 Et , d'un œil satisfait , on veut que je le voye ?  
 Soit ! A vos visions , je l'abandonne en proie !  
 Il peut se reposer de ses nobles destins ,  
 Sur ceux qui , dites-vous , se l'arrachent des mains.  
 Qu'il périsse ! Il est libre. Adieu !

M. F R A N C A L E U.

Je vous arrête ,

En véritable ami , dont la réplique est prête :  
 Et vais vous faire voir , avec précision ,  
 Que nous ne sommes pas des gens à vision.  
 Si j'admire , en Damis , un don qui vous irrite ,  
 Votre chagrin me touche , autant que son mérite ;  
 Afin donc que son sort ne vous allarme plus ,  
 Je lui donne ma fille , avec cent mille écus.

M. B A L I V E A U.

Qu'entens-je ?

M. F R A N C A L E U.

Assurément , c'est n'être pas à plaindre ;

Car elle a de l'esprit , est belle , faite à peindre.  
 Holà : Quelqu'un. Vous-même en jugerez ainsi. *à son Valet.*  
 Que l'on cherche Lucile , & qu'elle vienne ici. *à part.*  
 Aussi-bien elle hésite , & rien ne se décide. *à M. Baliveau.*  
 Qu'est-ce ? vous mollifiez ? votre front se déride ?  
 Vous paroissez ému ?

M. B A L I V E A U.

Je le suis en effet.

Vous êtes un ami bien rare & bien parfait !  
 Un procédé si noble est-il imaginable !  
 Ne me trouvez donc pas , au fond si condamnable.  
 Nous perçons l'avenir , ainsi que nous pouvons ;  
 Et sur le train des Mœurs du siècle où nous vivons.  
 Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne ,  
 Même en l'applaudissant , je vois qu'on l'abandonne.  
 Damis de ce côté se porte avec chaleur ,  
 Et je ne lui pouvois pardonner son malheur ;  
 Mais dès que d'un tel choix votre bonté l'honore.——

## SCENE V.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU, à *Damis*.

VENEZ, venez, Monsieur : Une autre fois encore  
 Vous serez à la Cour notre Solliciteur.

Vous vous flatiez, ce soir, de contenter Monsieur.

DAMIS à *Baliveau*.

M'avez-vous trahi ?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,

Damis. Voici quelqu'un qui nous reconcilie ;  
 Qui signale à tel point son amitié pour nous,  
 Qu'il s'aquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.  
 Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.  
*voyant Damis interdit.*

Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre :  
 Car de quelques talens dont vous fussiez pourvû,  
 Nous n'osions espérer ce bonheur imprévû.  
 Mais la joye auroit dû, supendant sa puissance,  
 Avoir déjà fait place à la reconnoissance.  
 Tombez donc aux genoux de votre Bienfaiteur.

DAMIS, d'un air embarrassé.

Mon oncle. —

M. BALIVEAU.

Hé bien ?

DAMIS.

Je suis. —

M. FRANCALEU.

Quoi ?

DAMIS.

L'humble adorateur

Des graces de l'esprit, des vertus de Lucile ;  
 Mais de tant de bontes l'excès est inutile,  
 Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens ;  
 Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagements.

M. FRANCALEU.

Ha !

M. BALIVEAU.

Le voilà cet homme au-dessus du Vulgaire,  
 Dont vous vantiez l'esprit & la judiciaire,  
 Qui tout-à-l'heure étoit un phœnix, un trésor ?

Hé bien ! de ces beaux noms le nommez-vous encor ?

Va, maudit soit l'instant où mon malheureux frere  
M'embarraffa d'un monstre en devenant ton pere.

## SCENE VI.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

**M**ONSIEUR, la Poësie a ses licences. Mais  
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets.  
Et votre Oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sçauroient se contraindre.  
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent ;  
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant ;  
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,  
A la louer en homme épris plus que moi-même ;  
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

M. FRANCALEU.

Comment ! La connoîtrois-je ?

DAMIS.

Oui ? du moins son esprit.

Grace à l'heureux talent dont l'orna la nature !  
Il est connu par tout où se lit le Mercure.  
C'est là, que sous les yeux de nos Lecteurs jaloux,  
L'Amour, entr'elle & moi, forma des nœuds si doux ;

M. FRANCALEU.

Quoi ! ce seroit ?-- Quoi !-- C'est-- la Muse originale,  
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale ?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

M. FRANCALEU.

Ce Bel-esprit sans pair ?

DAMIS.

Hé, oui !

M. FRANCALEU.

Meriadec, de Kerfic-- de Quimper.—

DAMIS.

En Bretagne ! elle-même ! Il faut être équitable.  
Avouez maintenant ; rien est-il plus sortable ?

M. FRANCALEU.

Embrassez-moi.



D A M I S.

De quoi riez-vous donc si haut ?

M. F R A N C A L E U.

Du pauvre oncle , qui s'est effarouché trop tôt ;  
Mais nous l'appaiserons ; rien n'est gâté.

D A M I S.

Sans doute.

Il fortira d'erreur , pour peu qu'il nous écoute.

M. F R A N C A L E U.

Oh ! c'est vous , qui , pour peu que vous nous écoutiez ,  
Laissez , s'il vous plaît , l'erreur où vous étiez.

D A M I S.

Qu'elle erreur ! Qu'insinuë un pareil verbiage ?

M. F R A N C A L E U.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

D A M I S.

Ah ! vous aurez beau dire.

M. F R A N C A L E U.

Et vous beau protester.

D A M I S.

Je l'ai mis dans ma tête.

M. F R A N C A L E U.

Il faudra l'en ôter.

D A M I S.

Parbleu non.

M. F R A N C A L E U.

Parbleu si : Parions.

D A M I S.

Bagatelle.

M. F R A N C A L E U.

La personne pourroit , par exemple , être telle. —

D A M I S.

Telle qu'il vous plaira : suffit qu'elle ait un nom.

M. F R A N C A L E U.

Mais laissez dire un mot , & vous verrez que non.

D A M I S.

Rien , rien.

M. F R A N C A L E U.

Sans la chercher si loin. —

D A M I S.

J'yrois à Rome.

M. F R A N C A L E U.

Quoi faire ?

D A M I S.

J'ai promis ; j'épouserai.

M. F R A N C A L E U.

Quel homme !

D A M I S.

Et tout en vous quittant , j'y vais tout disposer.

M. F R A N C A L E U.

Oh ! disposez-vous donc , Monsieur , à m'épouser.

A m'épouser , vous dis-je : Oui , moi , moi , C'est moi-même ,

Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

D A M I S.

Vous ne plaisantez point ?

M. F R A N C A L E U.

Non ; mais en vérité ,

J'ai bien à vos dépens jusqu'ici plaisanté :

Quand sous le masque heureux qui vous donnoit le change.

Je vous faisois chanter des vers à ma louange.

Voilà de vos arrêts , Messieurs les gens de goût !

L'Ouvrage est peu de chose , &amp; le seul nom fait tout.

Oh ça , laissons donc là ce brulesque hymenée.

Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.

Ne songeons désormais qu'à vous dédommager

De la faute , où ce jeu vient de vous engager.

Je vous fais perdre un oncle , &amp; je dois vous le rendre.

Pour cela , je persiste à vous nommer un gendre.

Ma fille , en cas pareil , me vaudra bien , je croi ;

Et n'est pas un parti moins fortable que moi.

Tenez , lui pourriez-vous refuser quelque estime ?

D A M I S *bas*.

Ah ! Lisette la suit ! Malheur à l'Anonime !

## S C E N E V I I.

M. FRANCALEU , DAMIS , LUCILE , LISETTE.

M. F R A N C A L E U.

**M**IGNONNE , venez-ça ! Vous voyez devant vous ,  
Celui dont j'ai fait choix pour être votre Epoux.  
Ses talens.——

L I S E T T E.

Ses talens ! C'est où je vous arrête.——

M. F R A N C A L E U.

Qu'on se taife !

L I S E T T E.

Apprenez ?——

M. F R A N C A L E U.

Ne me romps pas la tête ,

Coquine ! Tu crois donc que je sois à sentir  
Que , tout le jour ici , tu n'as fait que mentir ?

D A M I S *bas à M. Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment ; & pour cause ;

M. F R A N C A L E U.

Vas-t'en.

L I S E T T E.

Qu'auparavant je vous dise une chose !

M. F R A N C A L E U.

Je ne veux rien entendre.

L I S E T T E.

Et moi , je veux parler.

Tenez ! voilà l'Auteur que l'on vient de siffler.

D A M I S.

Maintenant , elle peut rester.

M. F R A N C A L E U.

L'impertinente !

D A M I S.

A dit vrai.

L I S E T T E *à l'oreille de Lucile.*

Tenez bon ; je vais chercher Dorante. *Elle sort.*

S C E N E V I I I.

M. F R A N C A L E U , D A M I S , L U C I L E.

M. F R A N C A L E U.

E L L E a dit vrai ;

D A M I S.

Très-vrai.

M. F R A N C A L E U.

La nouvelle , en ce cas ,

M'étonne bien un peu ; mais ne me change pas.

Non , je n'en rabats rien de ma première estime :

Loin de là votre chute est si peu légitime ,

Fait voir tant de Rivaux déchaînés contre vous ,

Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.

Et ma Fille n'est pas non plus si mal habile.——

L U C I L E.

Mon Pere.——

D A M I S.

Permettez , belle & jeune Lucile.——

L U C I L E.

Permettez-moi , Monsieur , vous-même de parler.

Mon Pere, il n'est plus tems de rien diffimuler.  
 D'un Pere, je le sçai, l'autorité suprême,  
 Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime;  
 Mais de ce droit jamais vous ne futes jaloux.  
 Aujourd'hui même encor vous vouliez, disiez-vous,  
 Que par mon propre choix, je me rendisse heureuse;  
 Vous vous en étiez fait une loi généreuse:  
 Et c'est ainsi qu'un Pere est toujours adoré;  
 Et que moins il est craint, plus il est révé-  
 ré  
 Vous m'avez ordonné sur-tout d'être sincere,  
 Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystere.  
 Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

M. FRANCALEU.

Au fait! (*bas*) J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce Lieu-ci rassemble.—

M. FRANCALEU.

Ah! fort bien.

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,  
 Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

M. FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un; j'en suis fâché pour vous,  
 Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire,  
 Est le seul justement que vous aviez exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi? quand j'ai mes raisons.—

LUCILE.

Vous ne les avez plus.

Son cœur à mon égard étoit selon le votre.

Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'un autre:

Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.

Il m'adore & de moi près de vous secondé.—

Ah! je lis mon arrêt sur votre front sévère!

Hé bien! j'ai mérité toute votre colere!

Je n'ai pas contre moi fait d'assez grands efforts.

Mais est-ce donc avoir mérité mille morts?

Car enfin, c'est à quoi je serois condamnée,

S'il falloit à tout autre unir ma destinée.

Non! vous n'userez pas de tout votre pouvoir?

Mon Pere! accordons mieux mon cœur & mon devoir.

Arrachez-moi du monde, à qui j'étois rendue!

Hélas! il n'a brillé qu'un instant à ma vûe!

Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.

Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais.

M. FRANCALEU

M. FRANCALEU.

La sotte chose en nous que l'amour paternelle !  
Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle ?

DAMIS.

Eh ! laissez vous aller à ce doux mouvement,  
Monsieur ! ayez pitié d'elle & de son amant.  
Je ne vous rejoignois , après ma lettre lûë ,  
Que pour servir Dorante , à qui Lucile est dûë.  
Laissez-là ma fortune & ne songez qu'à lui.

M. FRANCALEU.

Votre ennemi mortel qui vouloit aujourd'hui. —

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'est le Fils d'un homme ardent à ma ruine !

DAMIS *lui remettant une lettre ouverte.*

Non : voilà qui met fin à vos inimitiés.

## SCÈNE DERNIÈRE.

DORANTE, M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

DORANTE, *se jettant aux genoux de M. Francaleu.*

**E**COUTEZ-MOI, Monsieur ! ou je meurs à vos pieds ,  
Après avoir percé le cœur de ce perfide !  
Il est tems que je rompe un silence timide.  
J'adore votre Fille. Arbitre de mon sort ,  
Vous tenez en vos mains & ma vie & ma mort.  
Prononcez. Et souffrez cependant que j'espère.  
Un malheureux procès vous brouille avec mon Pere.  
Mais vous futes amis : Il m'aime tendrement ;  
Le procès finiroit par son désistement.  
Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vôtres !  
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres !  
Vous réunir tous deux , tous deux vous émouvoir ,  
Ou me laisser aller à tout mon désespoir ? ( à Damis. )  
D'une ou d'autre façon tu n'auras pas la gloire ,  
Traître , de couronner ta méchanceté noire ,  
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi ;  
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

DAMIS

Enfin l'on s'entendra , malgré votre colere.  
J'ai véritablement écrit à Monsieur votre Pere ,  
Dorante ; Mais je crois avoir fait ce qu'il faut.

Monfieur tient la réponse ; & peut lire tout haut.

M. F R A N C A L E U lit.

*Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile ,*

*Je ne fuis pas furpris de l'amour de mon fils.*

*Par fon Médiateur , il eft des mieux fervis ;*

*Et vous plaidez fa caufe , en Orateur habile.*

*La rigueur , il eft vrai , feroit très-inutile ;*

*Et je défère à vos avis.*

*Refte à lui faire avoir cette Beauté qu'il aime.*

*Il n'aura que trop mon aveu.*

*Celui de Monfieur Francaleu ,*

*Puiffe-t'il s'obtenir de même !*

*Parlez , preffez , priez ! Je défire , à l'excès ,*

*Que fa fille , aujourd'hui , termine nos procès ;*

*Entre nous deux , renouvelle à jamais*

*La vieille amitié de Collège.*

METRORHILE.

( à Dorante. ) Maîtrefle , Amis , Parens , puifque tout eft  
pour vous ;

Aimez donc bien Lucile , & foyez fon Epoux.

D O R A N T E.

Ah Monfieur ! ( baifant la lettre ) ô mon pere ! ( à Lucile. )  
enfin je vous poffède.

D A M I S.

Sans en moins eftimer l'Ami qui vous la cède ?

D O R A N T E.

Cher Damis ! Vous devez en effet m'en vouloir ;  
Et vous voyez un homme.

D A M I S.

Heureux.

D O R A N T E.

Au défefpoir.

Je fuis un monftre ?

D A M I S.

Non ; mais en termes honnêtes ,

Amoureux , & François , voilà ce que vous êtes.

D O R A N T E.

Un Furieux ! Qui plein d'un ridicule effroi ,  
Tandis qu'il agiffoit fi noblement pour moi ,  
Impitoyablement , ai fait fifler fa Pièce.

D A M I S.

Quoi ? -- Mais je m'en prens moins à vous , qu'à la Traîtreffe.  
Qui vous a confié que j'en étois l'Auteur.

Je fuis bien confolé : J'ai fait votre bonheur.

D O R A N T E.

J'ai demain , pour ma part , cent places retenues ;  
Et veux , après demain , vous faire aller aux nuës.

D A M I S.

Non ! J'appelle en Auteur soumis , mais peu craintif ,  
Du Parterre en tumulte , au Parterre attentif.  
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.  
Ne songez qu'aux plaisirs que l'Hymen vous apprête.  
Vous , à qui cependant je consacre mes jours ,  
MUSES ! tenez-moi lieu de fortune & d'amours.

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*

---

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lû *la Métromanie* , par l'ordre de Monseigneur le Chancelier , & j'ai cru que le Public verroit l'impression de cette Comédie avec autant de plaisir qu'il a marqué d'empressement pour les représentations. A Paris le 26 Février 1738.

*Signé* DE MONCRIF.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
CHICAGO, ILLINOIS

... ..

MOI-40029N

...the ...  
...the ...  
...the ...



of this book in y<sup>e</sup>. Bibliotheca Chavie Tom. 3. p. 250



PQ  
2019  
P6A65  
1769

Piron, Alexis  
La métromanie

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

